PHILOSOPHIE

DE LA MÉDECINE

OUVRAGES DU DOCTEUR ED. AUBER

TRAITÉ DE PHILOSOPHIE MÉDICALE, 1839.

TRAITÉ DE LA SCIENCE MÉDICALE, histoire et dogmes, 1853.

INSTITUTIONS D'HIPPOCRATE, 1864.

HYGIÈNE DES FEMMES NERVEUSES, 1841 et 1844.

GUIDE DU BAIGNEUR A LA MER, 1851.

NOTICE SUR TROUVILLE-LES-BAINS, 1851.

ESPRIT DU VITALISME ET DE L'ORGANICISME, 1855.

DE LA FIÈVRE PUERPÉRALE, devant l'Académie de médecine, 1858.

MÉMOIRES SUR LA FIÈVRE TYPHOÏDE, 1841.

— SUR L'HOMŒOPATHIE, 1842.

— SUR L'ACTION MÉDICATRICE DE LA MUSIQUE, 1843.

GÉNÉRALITÉS SUR L'ÉTAT MORBIDE, 1834.

COUP D'ŒIL SUR LA MÉDECINE, 1835.

Pour paraître prochainement :

LA MÉDECINE ET LES MÉDECINS DE MON TEMPS, œuvre historique critique par le Dr Ed. Auber.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

PHILOSOPHIE

E LA MÉDECINE

PAR LE DOCTEUR

T. C. E. ÉDOUARD AUBER

Chevalier de la Légion d'honneur.

«Le corps médical, par ses conditions d'études, par ses lumières, par ses services, et, ce qui vaut mieux, par son dévouement toujours charitable et souvent héroïque, est une part essentielle et considérable de la société française. Sa constitution importe aux intérêts les plus chers et les plus élevés de l'État.»

(Le Comte de SALVANDY.)

PARIS

ERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres — Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York — Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, CH. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1865

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

La pensée de composer ce livre est due au fondateur de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* (1); c'est lui qui nous l'a communiquée et nous a proposé de la réaliser.

Cette invitation était trop séduisante par elle-même et par le prestige attaché au nom des collaborateurs de cette collection scientifique et littéraire, pour que nous pussions la refuser; aussi l'avons-nous accueillie avec empressement, bien qu'à peine remis des fatigues d'un long travail.

(1) M. Germer Baillière.

Toutefois, ce n'est pas sans un certain labeur que nous sommes parvenu à remplir notre tâche ; en effet, quand il s'est agi de la commencer, de rassembler nos idées et de tracer notre plan, il s'est tout à coup opéré un trouble dans notre esprit, en songeant aux types divers qui, sous les noms de philosophie médicale, philosophie de la médecine et de médecine philosophique, forment la trame ou les éléments de l'œuvre ; et pendant un instant, nous avons presque renoncé à poursuivre notre projet.

Mais, après mûre réflexion, nous avons résolûment ouvert les flancs de la question et nous avons reconnu que pour la traiter, il ne s'agissait, au fond, que d'exposer simplement et clairement en quoi consiste la sagesse de la médecine, puisque philosophie et sagesse sont synonymes.

Alors, nous nous sommes dit : la médecine, comme les autres sciences, a eu ses fous et ses sages : les premiers se sont évertués à inventer ou à défendre des systèmes extravagants ; les seconds se sont appliqués à conserver et à propager les vérités immuables. Eh bien, marchons avec ces derniers,

rofitons de leurs leçons, suivons leur exemple, atta-
hons-nous enfin, à faire ressortir la supériorité de
a doctrine traditionnelle, qui est l'expression logique
es principes éternellement vrais et éternellement
ages de la médecine de la nature.

Or, ce que nous avons décidé, nous l'avons fait ; en résulte que notre ouvrage a pour objet : 1° De mettre en lumière le véritable esprit de la médecine ; 2° de dissiper les illusions des gens gradués u non ès sciences médicales, qui *osant tout* et ne *achant rien*, jouent à loisir la vie des malades sur a foi de quelques systèmes suspects ! 3° d'apprendre haritablement à chacun, à ne pas se *laisser tuer* ratuitement par l'imprudente médecine ou par le aux médecin !...

Si maintenant, dans ses quelques leçons tout de auseries, notre livre n'atteignait pas le but auquel aspire, il répondrait du moins au sentiment aussi niversel que légitime qui attache l'homme à la onservation et au rétablissement de sa santé.

Toutefois, ce n'est pas un Traité de Philosophie médicale que nous soumettons aujourd'hui à la forte

raison du bon sens public; mais simplement un Exposé méthodique de la Philosophie de la médecine, ce qui est bien différent.

En effet, la Philosophie médicale est la science médicale dans son entier développement, exposant dogmatiquement ses méthodes, ses principes et ses règles pratiques, c'est-à-dire ses institutions; la Philosophie de la médecine, au contraire, *est la sagesse même* de la médecine fidèlement démontrée dans ses méthodes, ses principes, ses dogmes et ses règles; c'est-à-dire dans les bases fondamentales de sa constitution.

Ainsi donc, notre livre n'offre réellement qu'*une esquisse* philosophique de la médecine, utile seulement aux gens du monde; rien de plus et rien de moins (1).

Quant à ses doctrines, nous l'avouons franchement, elles n'ont *absolument rien de commun avec celles qui sont généralement répandues*.... mais

(1) Les hommes d'étude trouveront les développements de nos principes, dans notre *Traité de Philosophie médicale*, dans notre *Traité de la science médicale* et dans nos *Institutions d'Hippocrate*.

c'est principalement en cela qu'elles *valent*, et c'est *pour cela* que nous les recommandons expressément, bien résolu d'ailleurs, en cas d'échec, à répéter stoïquement avec Montaigne :

« Le vrai vaincre a pour rôle le choc et non l'estoc, et consiste l'honneur, à combattre, non à battre. »

Dr ÉDOUARD AUBER.

27 mars 1865.

AVANT-PROPOS

> « L'empire de l'imagination finit où commence l'empire indéfini de la raison. »
>
> (Monge.)

La philosophie est l'âme des théories, la théorie est la science véritable ; elle seule, c'est un grand penseur qui l'a dit, fait des hommes capables, « des hommes qui de temps en temps laissent tomber du haut de leurs études austères quelques vérités pratiques que l'industrie ramasse, comme celles qui se sont échappées des mains de Papin, d'Ampère et de Chevreul (1). »

La philosophie a pour objet la recherche, la con-

(1) Victor Duruy.

naissance et la démonstration du vrai. Observer, connaître, expliquer, voilà sa constante préoccupation en présence des grands phénomènes de la nature; se frayer une voie, se créer une méthode pour arriver à ses fins, voilà quelle a été sa perpétuelle ambition et son premier effort.

Autrefois, la philosophie embrassait le cercle entier des connaissances humaines; elle n'était pas telle ou telle science, elle était la science universelle comprenant dans ses vastes domaines, Dieu, l'univers et l'homme.

Aujourd'hui, cette autocratie universelle de la philosophie n'existe plus; l'esprit moderne a compris qu'il était utile de faire une plus sage répartition des connaissances humaines, et il a donné l'étude de Dieu à la théologie; l'étude de l'univers à la cosmologie ; l'étude de l'homme physique, aux sciences physiques, chimiques, anatomiques, physiologiques et médicales; et enfin l'étude de l'homme moral ou pensant, à la logique, qui est la science de l'esprit humain, renfermant en soi les germes éternels des connaissances et travaillant sans cesse

son propre perfectionnement à l'aide des méthodes u'il a lui-même découvertes ou instituées.

Et véritablement, l'esprit humain est la lumière ui vit en nous, qui nous apprend et nous révèle ute chose! L'esprit humain se voit, se juge, se *nnaît*..., et c'est parce qu'il se connaît, qu'il èlève par la réflexion, de la sensibilité à l'intelli- ence, de l'intelligence à la moralité, et de la mo- lité au sentiment de conscience qui lui fait entre- oir dans un autre monde sa destinée suprême!

En résumé, c'est la logique, œuvre de l'esprit, i a fait une science de l'histoire en enseignant les incipes et les règles d'une saine critique; c'est elle ui a fait une science de la grammaire en indiquant s lois générales du langage; c'est elle, enfin, qui a t une science de la médecine en prouvant qu'il ut remonter de l'observation des phénomènes de vie aux lois qui les enchaînent, et de ces lois à la nnaissance de la cause unique qui les explique et s dirige.

Ainsi donc, nier la puissance de la logique, ce rait nier l'évidence, et repousser les lumières de la

faculté sublime qui donne le premier mot et la dernière raison de toute science.

Nous ne tomberons pas dans cette faute; au contraire, nous demanderons à la logique de nous éclairer, et de nous diriger dans les recherches et les travaux que nous allons entreprendre.

PHILOSOPHIE

DE LA MÉDECINE

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

> « La science de la médecine surpasse une capacité ordinaire; il faut plus de génie pour en saisir l'ensemble que pour tout ce que la philosophie peut enseigner, car les opérations de la nature sur l'observation desquelles seules la vraie pratique est fondée, exigent pour être discernées avec la justesse requise, plus de pénétration que celle d'aucun autre art fondé sur l'hypothèse le plus probable. »
>
> (Le chancelier BACON.)

Toute science a sa philosophie, sa philosophie est sagesse; sa sagesse consiste dans sa logique; sa logique dérivent ses méthodes, ses principes, s dogmes, son génie, son degré de certitude, ses gles pratiques, c'est-à-dire ses institutions.

Par conséquent, exposer dans un ordre méthoique ces grandes expressions didactiques, c'est faire

connaître la philosophie d'une science ; et appliquer ces données générales à l'exposition particulière des vérités fondamentales propres à telle ou telle science, c'est tracer le plan et remplir les conditions du seul programme qu'on puisse raisonnablement adopter.

Ce plan et ce programme sont ceux que nous allons suivre dans le cours de cet ouvrage.

EXPOSITION.

La médecine est la science de la vie et l'art de traiter les maladies ; elle a pour but de conserver la santé ou de la rétablir, et ce but l'élève au premier rang parmi les arts.

En effet, sans la santé qui est le souverain bien, tous les autres n'ont aucun prix, car ils sont absolument pour nous comme s'ils n'existaient pas ; mais malheureusement l'homme ne sent le prix de ce bien suprême que lorsqu'il l'a perdu !

La médecine embrasse tout ce qui concerne la vie, tout ce qui l'entretient ou l'abrége, tout ce qui exerce une influence salutaire ou nuisible sur les êtres qui la possèdent.

A ce titre, la médecine est véritablement une science encyclopédique qui donne et emprunte à

toutes les autres; par conséquent, elle ne se borne pas à étudier les causes, les faits et leurs rapports; à connaître les phénomènes généraux et leur concert universel; mais elle remonte aux lois éternelles qui président à cette sublime ordonnance, et dans son noble parcours elle s'élève jusqu'à la connaissance de l'homme moral, ce chef-d'œuvre de la création devant la nature duquel s'arrêtent impassibles et muettes, la physique, la chimie et l'anatomie.

Et, comme l'a dit un grand maître de l'Université dont la mémoire sera éternellement chère à la médecine française dont il a révélé la gloire et affirmé la grandeur; comme l'a dit le comte de Salvandy au congrès médical de 1845 :

« La médecine exige, pour être cultivée et appliquée avec succès, autant d'efforts et de jugement que de connaissances théoriques et pratiques; l'observation serait stérile si toutes les ressources d'un esprit juste, actif, pénétrant, ne venaient tout à la fois l'affirmer et l'étendre.

» Il faut donc que le médecin luttant contre les maladies de l'homme connaisse l'homme tout entier dans sa double essence physique et morale; c'est en spiritualisant ainsi la science médicale qu'on la place au sommet des professions sociales où elle doit être. »

Rien n'est plus vrai; il faut spiritualiser la science

médicale, et pour cela il faut étudier à fond l'esprit humain, si différent de l'esprit bestial ! il faut examiner l'action qu'il exerce sur notre économie tout entière, saine ou malade ; sur nos penchants, sur nos passions et sur nos vices ; et cela sous la pression de nos habitudes et de nos occupations, non moins que sous l'exercice des lettres, des sciences et des arts, ce noble et chaste emploi de la vie !...

Mais, il faut par-dessus tout étudier l'âme ; car, si l'on ne parvient pas à distinguer l'influence directe de cette substance sur le corps, on ne peut jamais faire que de la physiologie animale... Or, ce n'est pas en vain, croyons-le bien, qu'au commencement de toute chose l'Être suprême a répandu sur la face de l'homme son souffle divin, et en a fait ainsi un être à part dans l'univers et le chef-d'œuvre de la création.

Mais, est-ce bien le moment de parler de la sorte, quand sous le vent délétère de la philosophie des sens, on se plaît à hurler de toutes parts qu'il faut repousser tout ce qui est métaphysique ; que la vraie science consiste dans la connaissance du fait et dans la démonstration de l'acte ; et que la dernière raison en médecine ne peut être donnée que par le microscope, la cornue et le scalpel !

CHAPITRE II

ESPRIT DE LA LOGIQUE MÉDICALE

« Les hommes ne se trompent pas tant parce qu'ils raisonnent mal, que parce qu'ils raisonnent en partant de principes faux »
(PASCAL.)

La logique est l'art de penser et de bien dire ; cet art ouvre en quelque sorte tous les autres ; les anciens, en faisaient le plus grand cas ; Galien nous dit :

« Il faut que les médecins étudient davantage la dialectique et la logique, afin que versés dans ces deux sciences, ils apprennent par elles l'art de raisonner et que, guidés par la méthode qui préside à ces sciences, ils contractent l'habitude de poser, de discuter, et de résoudre les divers problèmes que l'étude de la nature humaine leur offre à chaque pas, car la manière de poser un problème et de le résou-

dre n'est pas différente, qu'il s'agisse de la défense d'une question d'histoire naturelle, ou d'une question de logique médicale. »

L'école de Salerne n'est pas moins explicite; elle connaissait si bien l'action féconde de la logique, elle savait si bien quelle vive lumière elle pouvait jeter sur la médecine, que par un article spécial de son règlement elle imposait à tout aspirant aux sciences médicales « d'étudier la logique pendant trois ans avant d'aborder l'étude de la médecine, » parce que, dit-elle : « Nunquam scire potest cientia » medicina nisi de logica prescribitur, statuimus » quod nullus studeat in medicinâ, nisi prius studeat » in scientiâ logicâ. »

Mais, ce n'est pas encore assez pour le médecin d'être profondément initié à la logique générale, il faut qu'il le soit aussi à la logique médicale, et qu'il le soit même à un degré plus avancé ; car la médecine a sa logique autonome et forte, et cette logique est autrement compliquée et autrement délicate que celle des autres sciences, attendu qu'en médecine les problèmes sont formés de tant d'éléments divers que jamais la théorie d'un phénomène physiologique ou pathologique ne peut se contenter d'une seule explication, comme cela arrive pour la théorie d'un phénomène physique ou chimique.

La logique médicale se compose de quelques règles

et de beaucoup d'exceptions. Elle a des horizons immenses que le génie et le bon sens seuls peuvent découvrir par une sorte d'instinct natif!... Ces horizons ne sont même complétement accessibles qu'au médecin de nature, c'est-à-dire qu'au médecin né médecin, et encore n'arrive-t-il à la sublimité de la logique médicale qu'autant que sa raison guidée par l'inspiration s'est développée et fortifiée en lui par l'exercice répété et heureusement conduit de l'esprit d'observation et de l'esprit de généralisation. De plus, il faut, selon Cabanis, que ces deux sortes d'esprit se combinent avec une sagesse qui est au-dessus de tout précepte quand on la possède soi-même, et au-dessus de tout éloge quand on la trouve chez les autres.

Ainsi donc, la logique médicale n'est pas à la portée de tout le monde; on peut facilement s'en convaincre en assistant aux séances des Académies! C'est là, en effet, qu'on trouve colligés et sous bande, des essaims d'esprits frappeurs abreuvés d'éloquence, rugissants de vie, qui lancent les choses avec foudre; mais qui, au fond, n'ayant pas suffisamment perfectionné leur intelligence par les longs et austères exercices qu'impose une éducation complétement libérale, et par ceux encore plus féconds qui relèvent d'une étude opiniâtre et approfondie des sciences métaphysiques, ne peuvent, quoi qu'ils en pensent,

n'apporter que très-difficilement et sans profit, dans la discussion des principes de la science médicale, la force active, efficace et décisive indispensable aux opérations exceptionnelles qu'elle exige.

D'autre part, la logique médicale n'a pas la souplesse et la ductilité de la logique des sciences physiques et chimiques qui ne dépasse guère les limites ordinaires du bon sens! Elle est plus roide et plus rigide!... Mais, en revanche, elle s'élève sans cesse et elle s'applique toujours à perfectionner les méthodes philosophiques, afin de les plier, et, si l'on peut parler ainsi, de les accommoder aux besoins de la science médicale, science toute pratique et beaucoup plus difficile à cultiver que toutes les autres.

Sous ce rapport, la logique médicale est bien inspirée, car les méthodes générales sont trop absolues pour se prêter aux exigences infinies de la médecine qui a toujours souffert des applications forcées qu'on a voulu faire à ses propres essais des méthodes exclusives qui ne sont pas les siennes.

Ainsi, par exemple, quel mal n'a pas produit, l'inflexible analyse telle qu'elle est sortie des mains de Condillac!... N'est-ce pas elle qui a réduit la médecine aux proportions mesquines d'un tableau muet et décoloré des maladies! N'est ce pas elle encore qui l'a brutalement parquée dans le cercle étroit des

lésions cadavériques et des phénomènes passifs de l'économie vaincue!.. N'est-ce pas elle, enfin, qui a fait oublier ou perdre de vue l'étude transcendante de la vie, de ses forces et de ses lois; et qui, sous le spécieux et futile prétexte de combattre les abstractions dont, par parenthèse, elle n'a jamais pu embrasser que les nuages, a démonétisé et abaissé la raison médicale, en laissant tout au plus à chacun la dose d'esprit suffisante pour creuser régulièrement un système plastique et fouiller académiquement les restes humains.

La logique médicale a pour essence un esprit d'abstraction et non de simple description. Elle passe de l'étude des phénomènes vitaux à celle des forces qui les produisent, et de l'étude des modifications infinies des phénomènes vitaux aux états particuliers et aux conditions anormales que ces modifications dénotent dans la constitution des solides ou des liquides de l'économie.

Mais, d'autre part, et c'est là sa véritable portée esthétique, elle analyse la nature de nos facultés et mesure en quelque sorte l'étendue de leur vaste orbite.

Dans cette entreprise difficile, elle laisse de côté les questions insolubles; et pour constituer la science, elle se contente du tribut apporté par les vérités affirmées par l'expérience et consacrées par

la raison. Elle passe facilement condamnation sur les idées hypothétiques, mais elle se prononce avec énergie sur les questions accessibles aux moyens d'investigation.

Enfin, au moment où sous le règne d'une philosophie toute phénoménale, on ne veut plus rien admettre en dehors de l'organisation et de la pulpe matérielle, elle reste courageusement fidèle à ses principes, et elle a recours à l'abstraction toutes les fois qu'elle lui paraît devoir être employée pour isoler par la pensée, les uns des autres, de leur substance ou de leurs causes, des phénomènes ou des propriétés qui au premier abord paraissent inséparables de ces substances ou de ces causes.

Du reste, c'est bien à tort que dans le langage usuel ou familier on persiste à considérer le mot abstraction comme synonyme de difficulté ou même d'obscurité... Rien, au contraire, n'est plus facile à comprendre que ce qui est abstrait : car plus une idée est abstraite, plus le champ de la pensée est resserré et plus, par conséquent, il est aisé de l'explorer.

D'ailleurs, que font les sciences dans leur immense labeur? des abstractions ! En effet, la géométrie abstrait l'étendue ; la physique abstrait le corps ; la philosophie abstrait l'esprit ; la médecine abstrait la vie. Aussi plus on y réfléchit et

plus on reste convaincu que tout aboutit à l'abstraction et qu'une science qui ne serait pas abstraite serait une science universelle que Dieu seul comprendrait.

CHAPITRE III

DU GÉNIE DE LA MÉDECINE ET DU GÉNIE MÉDICAL

> « Le génie soumet l'univers à son art, il peint tout, il fait parler le silence ; il brûle sans cesse et ne consume jamais ! Ne cherche point, jeune artiste, ce que c'est que le génie? En as-tu, tu le sens en toi-même, n'en as-tu pas, tu ne le connaîtras jamais. »
> (BYRON.)

On entend par le génie d'une science le genre d'esprit qui la caractérise, l'ordre de facultés qu'il met en jeu, l'ensemble des principes qui inspirent et dirigent ses opérations.

Toute science a son génie et en chacune d'elles ce génie décide de ses progrès et de ses destinées. C'est lui que l'artiste et le savant doivent invoquer s'ils veulent réussir dans leurs efforts.

La médecine est de toutes les sciences celle qui a le génie le plus caractéristique et surtout le plus

distinct ; il ne pourrait même en être autrement. En effet, comment la science qui a pour objet la connaissance de l'homme vivant et réagissant ne différerait-elle pas de toutes les autres, quand la vie, dont elle est l'expression parlante, présente des phénomènes qui diffèrent essentiellement de ceux qui relèvent de toutes les autres sciences !

Aussi, on aurait beau torturer le monde physique, on n'en ferait jamais sortir le monde physiologique et à plus forte raison le monde moral ! Un hiatus immense les sépare, et la faconde la plus imagée des physiciens ou des organiciens ne parviendra jamais à combler, dans les méandres de la conscience, la lacune profonde qui sépare la matière de la force, la force de la pensée !

Le genre d'esprit particulier à la médecine est l'esprit d'éclectisme philosophique, c'est-à-dire celui qui part du principe même de la médecine, examine tout, discute tout et ramène tout à l'autocratie de ce principe comme à une règle absolue de certitude.

L'étude de la médecine exige l'emploi de toutes les facultés humaines, mais elle réclame surtout l'exercice de l'attention, de la réflexion et de la généralisation qui préparent et consomment l'œuvre magistrale de la synthèse.

La médecine étant née de l'observation directe de

l'organisme vivant sain ou malade, c'est nécessairement dans l'étude de l'homme qu'il faut puiser les principes capables de diriger les opérations de l'intelligence, pour la constitution logique de la charte médicale. La sagesse nous fait même une loi d'agir ainsi, car toute analogie, toute hypothèse, toute induction qui ne seraient pas rigoureusement tirées de tout ce qui est vie ne feraient qu'égarer l'esprit et n'aboutiraient, par conséquent, qu'à le fausser et à le rendre incapable d'élever quelque chose de solide et de durable ; c'est ce qui a fait dire à Frédéric Bérard :

« Celui qui en médecine ne se place pas au point de l'observation de l'homme vivant est en dehors de la science, et par ce fait seul il ne devrait pas être admis à discuter ses hypothèses devant le tribunal des vrais médecins. » C'est dur, mais c'est vrai : *Dura lex, sed lex !*

Ainsi donc, en dehors de la connaissance du système de la vie, c'est-à-dire, de la doctrine absolue qui repose sur la notion expérimentale des lois de l'organisme, il n'y a que mensonge et déception dans la science médicale ; comme en dehors des lois physiques et chimiques il n'y a qu'erreur ou confusion dans les sciences physiques ou chimiques ; comme en dehors des lois de la moralité et de la pensée il n'y a ni science morale, ni science métaphysique ;

enfin, comme en dehors des lois qui régissent les conditions d'existence du corps social, il n'y a pas de science politique véritable.

Ces conditions tiennent à ce que l'esprit humain ne devine pas les sciences les unes par les autres mais qu'il les reçoit toutes faites des mains de la nature, c'est-à-dire, de l'observation directe des choses matérielles ou immatérielles qui en sont les objets spéciaux.

Enfin, le génie de la médecine suppose et commande les qualités les plus élevées chez celui qui se livre à l'art de guérir, et dans ses inspirations il s'alimente sans cesse de tout ce qu'il y a de beau, de grand et de généreux dans l'esprit et dans le cœur humain.

Quant au génie médical, il est plus facile de détailler ses précieuses ressources que de le définir. C'est, pour nous, un tact fin et pénétrant, une sorte d'instinct moral inné, que ne procurent, ni l'étude, ni la réflexion, ni même une longue expérience ; c'est une intuition rapide que rien ne peut suppléer et qui n'est malheureusement pas transmisible ; le génie médical éclaire d'une lumière douce celui qui le possède, et il le met en garde contre l'inconvénient très-grave d'avoir d'une part une confiance illimitée dans la puissance des remèdes, et, de l'autre, de s'en défier trop; double écueil également dangereux.

C'est le génie médical qui fait saisir d'un coup d'œil l'opportunité et l'occasion; qui apprend à ne pas confondre les *mouvements les plus naturels* de la vie avec les *symptômes* des maladies ; à respecter le travail d'une crise qui se prépare ou qui est déjà engagée; enfin, à ne pas troubler par un avortement provoqué le cours ordinaire d'une maladie qui a sa marche naturelle marquée d'avance par sa propre constitution et qui la suit, sinon régulièrement, du moins paisiblement; car en définitive, comme l'a dit Solano de Lucques, tous les jours sont les jours de la nature.

C'est encore le génie médical, plus que l'instruction profonde laborieusement acquise, qui apprend à connaître la nature des maladies, leur marche naturelle, leurs tendances heureuses ou malheureuses, les variétés que leur impriment les saisons, les constitutions médicales ou le génie épidémique.

Enfin, c'est le génie médical qui, en présence de l'événement, en face du danger et comme par un choc électrique, fait inopinément des médecins habiles et inspirés, de gens attentifs et dociles, mais passifs, dont l'École, en bien des années, n'était parvenue à faire que des gardes-malades ou des médicastres.

CHAPITRE IV

DU DEGRÉ DE CERTITUDE DE LA MÉDECINE

> « L'autorité de la raison est irrécusable, et le principe de la certitude qui en résulte est d'une valeur égale, sinon supérieure au principe de la certitude basé sur le témoignage des sens. »
>
> (Byron.)

Dans son savant ouvrage intitulé : *La médecine et les médecins*, M. Louis Peisse, qui n'est pas médecin, mais qui est digne de l'être, s'écrie avec humeur :

« Un signe infaillible qu'une science n'est pas instituée, c'est quand elle est encore une sorte de propriété commune. Mon portier n'hésitera pas à définir la maladie, à indiquer la cause, à prescrire le remède et à prédire l'issue. Il s'en croit le droit et il paraît l'avoir, car on n'hésitera pas davantage à écouter son avis et souvent à le suivre.

» Cette position de la médecine est celle qu'elle avait il y a deux mille ans ! Depuis cette époque, l'esprit médical allant d'un extrême à l'autre a toujours flotté entre un dogmatisme téméraire ou un lâche et énervant scepticisme ! La médecine aurait donc besoin d'être soumise à une critique analogue à celle que Kant a fait subir à la philosophie. Par cette opération cruelle sans doute, mais en définitive salutaire, elle perdrait beaucoup de ses prétentions ambitieuses et de ses droits usurpés, mais elle verrait clair dans ses affaires et pourrait vivre avec sécurité et honneur dans un domaine étroit, incontesté. Jusqu'ici la médecine, science, art et profession n'a eu que des détracteurs ou des apologistes, des croyants ou des incrédules ; elle n'a été défendue ou attaquée que par des raisons d'avocat ; on a plaidé pour ou contre ; il n'y a pas eu jugement ! Mais, où est le Kant, qui pourrait et voudrait nous dire notre fait ? Faut-il l'aller chercher dans quelque chaire ou dans quelque académie ? Quelque part qu'il se trouve, il doit se montrer, car son temps est venu ! »

Eh bien, très-honorable monsieur Peisse, ce Kant est venu, a tout vu et tout entendu ; ce Kant a parlé et fort heureusement il a écrit.... On l'appelait *Cabanis*, il était docteur en médecine, membre de l'Institut de France, membre du Sénat conserva-

teur..... Peut-être n'a-t-il pas épuisé la question avec cette excessive profondeur que vous semblez exiger d'un critique? Toutefois il a publié sur ce sujet un livre admirable, sobre de style, exubérant de pensées, portant l'empreinte d'un esprit supérieur, et à cause de cela regardé en médecine comme un joyau!

Dans ce livre, intitulé *Du degré de certitude en médecine*, Cabanis s'applique à réfuter et à combattre non-seulement les objections qu'on élève ordinairement contre la médecine, mais encore toutes celles qu'on pourrait avec effort soulever journellement contre la certitude de notre art! Il n'en dissimule aucune, il les évoque toutes au contraire, et il les étale avec courage dans toute leur force.... Mais, c'est pour mieux les atteindre et les détruire une à une d'une manière victorieuse.

En somme, le médecin ne peut rien opposer de plus concluant et de plus décisif aux sarcasmes, aux sophismes et aux calomnies de ses détracteurs que les conclusions inexorables du livre de Cabanis; et par un heureux concours, aucun autre livre n'est plus capable d'*exciter* l'enthousiasme des médecins et de leur faire sentir la noblesse, la dignité et la grandeur de leur ministère.

Selon Cabanis, la médecine a une certitude qui lui est propre, quoiqu'elle se rapproche beaucoup de

celle des sciences politiques et morales; c'est une certitude pratique, une certitude de probabilité! Ce genre de certitude a tout ce que comporte la nature mobile et délicate du sujet qu'embrasse la médecine, et par conséquent on ne saurait lui en demander davantage sans méconnaître le caractère spécial et distinctif de l'organisme humain, que le médecin philosophe ne doit jamais perdre de vue.

Mais, hélas! pourquoi donc raisonne-t-on si mal dans le monde sur cette matière? C'est qu'on part d'un mauvais principe, c'est qu'on envisage la question sous un faux point de vue. Effectivement, c'est presque toujours du fait même de la terminaison malheureuse des maladies qu'on tire ses principaux arguments, quand on veut attaquer la certitude de la médecine! Or, il ne faut qu'un peu de bon sens et de réflexion pour s'apercevoir qu'en invoquant le chiffre brut et brutal de l'événement malheureux, non-seulement la médecine, mais avec elle aussi l'art militaire, l'agriculture, la politique et tous les arts qui ont pour objet de diriger ou de régler des opérations où une infinité d'éléments mobiles sont sans cesse en jeu, ne seraient eux-mêmes que des arts infidèles ou incertains, puisque non-seulement ils n'atteignent pas toujours le but qu'ils se proposent, mais qu'ils aboutissent très-souvent à des résultats entièrement opposés à ceux qu'on attendait de

l'application de leurs principes et de l'observance de leurs règles.

Pour acquérir une idée juste sur cette matière, il faut se rappeler d'abord que toutes les fois que la médecine n'a pas de prise immédiate sur la cause de la maladie, ce qui arrive très-souvent, elle est simplement un art dont le pouvoir se réduit à rendre difficiles ou lents les effets inévitables ; il faut se rappeler ensuite que l'art du vrai médecin consiste autant à éviter de faire ce qui est inutile, dangereux ou superflu, qu'à entreprendre ce qui est utile ou nécessaire, et qu'il y a une foule de circonstances dans lesquelles il se borne à faire naître, à propos, des conditions favorables à la guérison des maladies.

En raisonnant ainsi, on reconnaît aisément qu'une grande partie de la certitude en médecine dérive directement de la confiance qu'on a dans l'efficacité des moyens hygiéniques, et que dans une infinité de cas on n'est pas certain de guérir le malade, mais seulement de traiter la maladie selon les règles de l'art, en prescrivant des moyens capables d'obtenir un parfait résultat, si des circonstances ou des événements au-dessus des forces et des prévisions humaines ne viennent pas entraver ou détruire les effets des remèdes avoués par une sage et lente expérience.

Tout bien considéré, les autres arts n'offrent pas

au fond plus de chances de certitude que la médecine. Ainsi, par exemple, l'agriculture est un art, et cependant l'agriculteur le plus attentif et le plus judicieux n'est jamais sûr de récolter au jour de la moisson toutes les gerbes dues à ses travaux, à sa prévoyance et à son habileté. Comme le médecin, il n'a que des chances plus ou moins nombreuses et, pour ainsi dire, qu'une certitude de probabilité ; car la pluie, le vent, la grêle, l'orage, la gelée, les inondations et mille autres événements désastreux peuvent en quelques secondes détruire ses récoltes et ruiner ses plus chères espérances !

De même, dans l'art militaire, le soldat le plus heureux, le plus grand capitaine, n'est jamais sûr de remporter la victoire, même avec les gros bataillons... Et cependant la science et l'art militaire sont admirablement professés en France dans les écoles militaires de l'État.

Aussi, dans les plus cruelles épreuves du métier, comme dans le sort accablant des batailles, l'homme sensé, l'homme véritablement grand ne s'emporte jamais contre son art et ne désespère nullement de ses leçons ; il rejette ses infortunes sur les conditions fatales des événements, et fort de ce qu'il a appris et de ce qu'il sait, il agit toujours d'après les règles prescrites, bien qu'il ait échoué souvent en les suivant.

Prouvons maintenant que la médecine repose, comme science et comme art, sur de larges et solides assises, puisqu'il y a encore des gens assez incrédules pour en douter, et des médecins assez débonnaires pour débiter à ce propos un tas de billevesées qui font la joie des débiles, mais qui ne prouvent rien et ne peuvent qu'amasser de la déconsidération sur la médecine!

La médecine existe, car pour qu'elle n'existât pas, il faudrait que l'utile et le nuisible fussent confondus. Or, comme nous sommes entourés d'agents de toute espèce qui modifient sans cesse notre économie soit en bien, soit en mal, comme ces modifications quand elles sont dangereuses, peuvent elles-mêmes être changées favorablement par la main de l'homme, il en résulte nécessairement que la médecine existe, et qu'*elle existe par la nature*. D'autre part, n'est-il pas évident pour tout le monde qu'une réunion d'hommes animés du même esprit, partant du même principe, employant les mêmes méthodes, travaillant sur le même plan, observant sans cesse la nature et formulant attentivement les principes déduits de leurs observations, est parvenue peu à peu par d'immenses travaux à constituer un corps de science et un art véritable qui ont reçu dans leur double essence le nom de médecine traditionnelle? Donc la médecine existe par l'observation.

D'ailleurs, nous ne saurions assez le dire, faire de la médecine ce n'est pas viser à l'extraordinaire ou à l'impossible, comme se le figurent les gens du monde et certains adeptes besoigneux qui se croient volontiers médecins parce qu'ils savent un peu de médecine!... Mais faire de la médecine, c'est tout simplement s'attacher à prévenir le mal, à enlever la cause qui l'entretient, à l'adoucir quand on ne peut rien entreprendre au delà; à faire naître des conditions favorables à sa guérison ; à saisir les indications à mesure qu'elles se présentent; à profiter de l'occasion ; enfin, à administrer des remèdes selon les règles de l'art.

On fait aussi d'excellente médecine en suivant les préceptes de l'hygiène, en modifiant le régime alimentaire du malade ; en changeant ses habitudes, en les réglant en raison des conditions propres à son âge, à son tempérament, à ses forces, à ses penchants, à ses goûts, à ses passions; enfin, en prescrivant un traitement reconnu efficace dans des circonstances analogues.

Et alors, si en agissant ainsi, on n'a pas toujours la certitude mathématique de réussir, on a du moins la certitude morale de suivre la loi en tout point et de se conformer à la discipline savante des règles instituées. Or, il faut bien quelquefois se contenter de cette certitude-là dans une science qui a pour

objet et pour base la vie, dont l'essence est encore l'énigme sublime de l'éternel arbitre de toute chose.

La médecine s'affirme jusque dans les plus petits événements et dans les états qui semblent les plus simples. Ainsi, par exemple, représentez-vous par la pensée un homme jeune, bien constitué, mais éprouvé par une longue maladie et encore en état de convalescence par suite de cette maladie! Croyez-vous qu'il puisse parvenir à récupérer complétement sa santé, si dans l'état où il est, il entrave par son impatience ou par son imprudence les efforts et les mouvements de la nature? Si, par exemple, il veut manger ou boire, se lever ou sortir avant le temps légalement prescrit? ou bien encore s'il se soumet aveuglément aux avis des commères mâles ou femelles qu'on rencontre partout, et qui se complaisent à donner journellement des conseils en médecine? Non, assurément; peut-être même lui arrivera-t-il de payer de sa vie son imprudence, car en médecine tout ce qui est inutile est dangereux, et rien certainement n'est plus inutile que les longues et indigestes formules des ignorants et des impatients! Aussi le sage Sydenham disait-il à ceux qui l'importunaient en lui demandant sans cesse des remèdes : « Pour Dieu! laissez-moi tranquille, je suis médecin et non pas fabricant de drogues.

Ego sum medicus, non autem formularum prescriptor. »

Mais, si au lieu de suivre les conseils aventureux de la plèbe parasite, le malade dont nous parlons se confiait entièrement aux soins d'un médecin prudent et éclairé, celui-ci le conduirait lentement, peut-être, mais sagement et assurément, de la convalescence à la guérison et de la guérison au rétablissement complet de sa santé.

En résumé, la médecine n'a pas une certitude d'évidence mathématique par A + B, mais elle a une certitude d'évidence logique qui s'appuie sur des calculs tirés de données expérimentales qui s'enchaînent sous mille rapports, à tous les degrés et dans des nuances infinies.

Toutefois, s'il est vrai que la médecine présente des ressources certaines, il n'est pas moins réel qu'elle est quelquefois impuissante ! A quoi bon le nier puisque telle est la force des choses. Peut-elle en effet créer des organes nouveaux ? Peut-elle remplacer ceux qui sont usés ou vieillis ? Dieu ne lui a-t-il pas dit, au contraire, comme à l'océan : Tu n'iras pas plus loin.

Mais la médecine n'est jamais stérile dans toute l'acception du mot. Ainsi quand elle n'atteint pas complétement le but qu'elle se propose, elle rend

du moins de grands services ; vigilante et bienfaisante, elle console, elle fortifie et elle répand autour d'elle le parfum salutaire de l'espérance, le plus précieux de tous.

CHAPITRE V

MÉTHODES PHILOSOPHIQUES DE LA MÉDECINE

« La méthode est le levier des découvertes. »
(BACON.)

Les méthodes philosophiques de la médecine lui appartiennent en propriété et forment ses plus nobles apanages ; elle les a créées et instituées elle-même et nous ne faisons qu'exprimer une vérité historique en affirmant qu'elles ont servi de souche et de bases aux méthodes scientifiques trop exclusivement attribuées à Bacon, à Newton ou à Descartes.

En effet en cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, la découverte a fait son chemin, l'idée mère a subi sous des maîtres fameux ses phases d'éclosion, d'évolution et d'entiers développements ; mais, dans l'espèce, elle appartient de fait, elle appartient de droit à Hippocrate.

C'est dans son admirable livre des épidémies qu'est exposée cette grande et féconde leçon ; c'est là qu'on trouve les premiers germes de la méthode inductive et expérimentale.

Cette méthode a pour base l'observation l'expérience et le raisonnement ; elle consiste selon le père de la médecine, à classer les phénomènes de la vie d'après leur ordre naturel de développement ; à les interpréter en raison de leurs tendances finales, et à les réunir définitivement dans une large synthèse.

Or, nous le demandons, étudier tous les phénomènes de la vie, les rapprocher selon leur analogie de cause, de marche, de développement, de tendance et de terminaison, exprimer en formules aphoristiques les résultats généraux que l'analyse a pu saisir dans ces rapports, n'est-ce pas véritablement agir d'après les principes innés et donner au genre humain une première et précoce leçon de philosophie transcendante ? Par conséquent n'est-ce pas rendre à Hippocrate ce qui appartient à Hippocrate que de le proclamer le premier auteur de la méthode philosophique, le précepteur et le maître de Bacon et de Newton !

Deux grandes méthodes se dégagent de la méthode mère ou philosophique, savoir : la méthode analytique et la méthode synthétique ; la première nous fait connaître les choses qui tombent sous les sens

extérieurs et qui sont à proprement parler du domaine de l'observation et de l'expérience ; c'est la méthode de Bacon, elle procède par voie d'analyse ; la seconde nous fait saisir les choses qui relèvent du sentiment, des sens internes de l'intuition et de l'inspiration ! C'est la méthode de Descartes, elle procède par voie de synthèse.

Ainsi donc, on cherche avec Bacon, on pense avec Descartes, et en suivant les méthodes de ces deux grands génies on s'élève jusqu'aux sublimités de la philosophie !

En effet, par l'analyse on sépare les faits, par la synthèse on les reconstitue ; par l'induction on remonte aux principes et aux lois des faits ; par la déduction on dégage de ces principes les conséquences qu'ils contiennent et les lois qui les dirigent; enfin, par cet ensemble admirable d'épreuves et de contre-épreuves on imprime le dernier sceau à la valeur des découvertes.

Ainsi donc, on entend par méthode philosophique l'art de procéder logiquement à la découverte, à la vérification et à la démonstration du vrai ; et le propre de cette méthode est de passer de la connaissance des phénomènes à celle des forces qui les produisent, et de la connaissance de ces forces à celle des lois qui les enchaînent et qui les dirigent.

La médecine comme les autres sciences emploie

ces deux méthodes, mais notons-le bien, elle les emploie après les avoir modifiées et en quelque sorte façonnées à son usage, c'est-à-dire à la mesure délicate et mobile de ses données, à la nature spéciale des profondes méditations qu'elle impose.

L'exemple est venu de haut et il a été suivi; aussi depuis le célèbre Georges Baglivi, qui regardait la doctrine de Cos comme l'œuvre d'un oracle, et qui recommandait l'étude analytique des faits et leur interprétation méthodique comme la source de toute vérité en médecine, tous les hommes qui ont cherché à procéder autrement en philosophie médicale, ont tous été forcés de revenir tôt ou tard aux principes de ce maître illustre.

Et sur cette large voie des découvertes, tous les législateurs de notre science : Barthez, Frédéric Bérard, Pétiot et le professeur Lordat ont si bien compris que les méthodes philosophiques générales, malgré les nombreux services qu'elles peuvent rendre étaient trop arrêtées, trop inflexibles pour diriger les opérations délicates et mobiles de la pensée médicale qu'ils ont créé sous le nom de logique médicale l'art de raisonner en médecine et fondé ainsi le code pratique de la philosophie médicale.

A la faveur de cette logique médicale qui dirige aujourd'hui les opérations de la raison, toutes les vérités de la médecine s'unissent, se coordonnent et se

résolvent dans une vaste unité ; elles se développent, se multiplient, s'assimilent sans cesse les autres connaissances scientifiques, continuent ainsi la chaîne des siècles et constituent en dernier ressort une dynastie d'idées qui a son principe, sa tradition, son histoire, sa philosophie, sa dignité et sa grandeur ! Cette dynastie d'idées médicales, c'est le naturisme d'Hippocrate, c'est la doctrine même de la vie, c'est le vitalisme.

En résumé, c'est bien à Hippocrate que la science des idées est redevable de ses premières semences, c'est-à-dire de ses méthodes, de ses procédés, de ses théories, en un mot, de sa philosophie ; mais, c'est par l'action successive des temps, et par le concours universel des penseurs militants, que cette science s'est complétée et imposée ! Hippocrate a institué la méthode, Platon et Aristote ont établi la règle, Bacon et Newton ont formulé le principe, Descartes et Condillac ont développé les axiomes, et tout le monde a augmenté et continué l'œuvre, séculaire et progressive.

CHAPITRE VI

DE LA SCIENCE MÉDICALE

« Une science n'est qu'une longue trace de propositions identiques appuyées successivement les unes sur les autres et toutes ensemble sur une proposition fondamentale qui est l'expression d'une idée sensible. »
(CONDILLAC.)

Ce n'était pas assez pour la Grèce savante d'exceller dans la connaissance de toutes les sciences acquises; il entrait encore dans ses destinées de créer la plus sublime, la plus utile de toutes, la médecine, et de la porter du premier coup à un degré de splendeur qui confond pour ainsi dire son origine avec sa perfection!

En effet, c'est sous le ciel de Périclès, de Pindare, d'Hérodote, d'Euripide et de Socrate, c'est-à-dire dans la patrie des plus sages législateurs, des plus savants historiens et des plus grands philosophes qu'est née la médecine scientifique!

Hippocrate l'a dégagée de la multiplicité des faits alors qu'elle était encore dans le chaos, et par la force de son génie, il en a fait une science qu'il a basée sur les lois invariables que suit la nature dans sa marche éternelle !

Par conséquent, c'est le génie, encore plus que l'étude, qui a fait d'Hippocrate le père de la médecine, comme il a fait de Socrate, le souverain maître de la sagesse, de Newton, le plus illustre des géomètres, de Napoléon, le premier des grands capitaines!

Socrate, en interrogeant son âme, avait acquis la preuve irrécusable de l'existence d'un Dieu créateur, principe de toutes choses! Hippocrate, en étudiant l'homme, puisa dans cette étude l'idée d'un premier mobile présidant à toutes les évolutions de l'économie.

Socrate et Hippocrate, en agissant ainsi, s'élevèrent jusqu'à la découverte des principes ; tous les deux arrivèrent à l'intelligence des faits par les principes, et l'un fonda la morale, l'autre la médecine.

Hippocrate donna le nom de nature à la cause inconnue des phénomènes vitaux, et sur cette base inébranlable il éleva sa doctrine. Pour lui, la nature de l'homme est une parcelle de la nature universelle; de cette nature dont le temps, l'espace et la matière sont les moyens, dont le monde entier est

l'objet, dont le mouvement et la vie sont l'effet et le but éternels!

Pour Hippocrate, tous les phénomènes de la santé et de la maladie sont les résultats des opérations de la nature; mais comme ces opérations diffèrent souvent entre elles, comme elles sont quelquefois même très-opposées, Hippocrate s'est attaché à les diviser, à les isoler et à les classer en raison de leur état, de leurs efforts, de leurs tendances et de leur but.

Avant lui, toutes les modifications indistinctement, tous les troubles, tous les désordres, tous les changements qui se manifestèrent dans le système vivant, étaient regardés comme des mouvements maladifs, comme des actes ou accidents morbides qu'il fallait immédiatement combattre ou conjurer!... On ne connaissait par conséquent qu'une moitié du tout, qu'une moitié des faits, ou du moins on ne se rendait que très-incomplétement compte du caractère complexe des phénomènes vitaux, de leur liaison et de leur but différent; en un mot, on n'y voyait que d'un œil, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Hippocrate débrouilla la question et l'inonda d'une éclatante lumière. Par une savante analyse, il fit deux parts du trouble qui compose une maladie. Il mit d'un côté tout ce qui appartient au mal ou à l'action de la cause morbifique; il mit de l'autre tout ce qui est le fait de la résistance ou de l'action de la nature

médicatrice; et à dater de ce moment, l'ordre pénétra dans le chaos jusqu'alors inextricable de l'histoire des maladies!

Grâce à cette séparation pratique des phénomènes, grâce à la constatation philosophique de la puissance de la nature, la médecine se débarrassa de ses liens, s'éleva rapidement à la majestueuse dignité des sciences et s'affirma de plus en plus en dictant ses lois sous la raison des choses.

En effet, la puissance médicatrice de la nature étant une fois posée et admise en principe, tout devint clair et facile; car, du moment où l'on sut la première proposition de la science, on sut la seconde, puis la troisième et ainsi de suite. On put croire dès ce moment qu'on savait la science tout entière sans l'avoir jamais apprise.

Alors le bon sens et la logique s'écrièrent : Quand la nature est suffisante, il est du devoir du médecin de rester observateur intelligent de ce qu'elle fait, sans chercher à modifier son action ou sa marche; quand la nature est faible ou insuffisante, le médecin doit la relever, la fortifier ou la soutenir; enfin, quand la nature est trop active, ou désordonnée, ou affolée, il appartient au médecin de la modérer, de la diriger et de la régler dans son action.

Tout ceci est très-simple, on ne peut plus simple et tout simplement sublime; et c'est pour avoir in-

stitué des vérités d'un ordre aussi naturel qu'Hippocrate a été proclamé l'oracle de la médecine.

Maintenant, en concentrant ces vérités, nous disons :

1° La nature est formatrice, conservatrice et médicatrice. Voilà le principe fondamental de la médecine.

2° Tout être vivant est doué de la propriété de pourvoir à sa conservation et à sa guérison. Voilà le commentaire, voilà le développement logique de ce principe de la médecine, et voilà tout, car la médecine tout entière est contenue dans ces deux prémisses philosophiques.

Ajoutons que la découverte de l'action médicatrice de la nature est la plus utile qu'on ait jamais faite en médecine, attendu qu'elle nous a appris non-seulement à traiter les maladies, mais encore à ne pas tuer les malades.

Pour mieux faire sentir la vérité et l'importance de ces principes, nous allons évoquer et interpréter les faits les plus connus. Écoutons :

Qu'arrive-t-il quand un trouble notable s'opère brusquement dans l'économie ? La fièvre s'allume, et dans ce cas elle est incontestablement le résultat de ce trouble. — Que voit la masse des spectateurs dans cette apparition, dans cette explosion de la fièvre ? Un événement grave, une complication redoutable.

— Que fait-on ordinairement dans cette conjoncture ? On combat la fièvre et l'on met tout en œuvre pour arrêter son cours.

Eh bien, en agissant ainsi est-on réellement dans les voies de la nature ? Non assurément, du moins dans la majorité des cas.

Que prescrit donc en pareille circonstance la sagesse éclairée par la science ? Elle ordonne au médecin d'attendre patiemment, d'épier la nature, de se rendre compte de ses mouvements, d'établir la part des phénomènes vitaux, de les classer en raison de leurs tendances favorables ou nuisibles, et de ne voir dans le mouvement fébrile qu'un effort de la nature salutaire en lui-même, mais pouvant devenir dangereux par ses excès.

En effet, Stoll l'a dit avec une raison profonde : La fièvre est un effort de la vie qui a pour but de détourner la mort : « Igitur febris est affectio vitæ conantis » mortem avertere. »

Tels sont les principes de tous les médecins qui ont compris Hippocrate, et ce sont ces principes qui ont arraché à Fagon, premier médecin de Louis XIV, l'exclamation qu'il fit au lit du grand Roi, exténué, rendu et presque mourant: Que ne puis-je, mon Dieu, lui donner la fièvre !

Personne n'a mieux connu qu'Hippocrate l'action sublime et complexe de la nature; vivant en quelque

sorte avec elle, il est devenu son confident, son disciple : elle lui a livré ses secrets, et sa gloire a été de les révéler aux philosophes et à ses propres élèves, après de sages initiations.

Grâce à son génie, le principe a été dévoilé, le dogme fondamental a été établi, et alors tout a pris une allure franche et facile. Chacun s'est mis à étudier l'action de la vie jusque dans les opérations les plus délicates de l'organisme, et la science de la nature de jour en jour mieux connue, et sans cesse appliquée, est devenue insensiblement la doctrine souveraine et par excellence.

A la voir si florissante, on était certainement en droit de la regarder comme un monument durable appelé par sa constitution à préserver les siècles futurs de l'égarement des siècles passés.

Eh bien, il n'en a rien été!... La philosophie militante a cherché imprudemment d'autres horizons et en repoussant comme suspect tout ce qui n'était pas elle, en taxant de préjugé ou d'arriéré tout ce qui venait des anciens, elle a, dans sa révolte effrénée, renversé brusquement toutes les acquisitions du passé et culbuté de fond en comble les trésors de sagesse que le bon sens des premiers âges avait laborieusement et consciencieusement amassés.

Mais, par une loi suprême, tout a une fin, et nous touchons présentement au terme des excès en ce

genre. Le calme se rétablit partout; partout le goût s'épure, la philosophie s'élève, l'œuvre magistrale se multiplie, et l'on voit refleurir cette belle doctrine de la nature qui est la raison écrite et l'œuvre modèle.

Ainsi, la médecine revient à l'étude de l'homme vivant et réagissant; elle remonte du domaine des faits à celui des principes, et pour mieux assurer sa stabilité elle se retrempe dans la tradition qui est la règle vivante hors laquelle toute science, en manquant de passé, a toujours plus ou moins l'accent d'une parvenue.

Passionnons-nous donc pour l'œuvre immortelle, car la passion seule enfante de grandes choses. Revoyons Galien, Fernel, Stoll, Sydenham, Baglivi, Boerhaave, Bordeu; relisons ces maîtres illustres qui ont étudié et propagé la doctrine d'Hippocrate avec autant de gloire pour eux que de profit pour l'humanité, et en nous pénétrant de leurs idées nous parviendrons encore à faire de grandes choses!

Et puis en lisant Hippocrate, ce peintre inimitable de la nature, rappelons-nous que tout ce qui a pour principe un fait fondamental, un ordre légitimement établi, que tout ce qui montre des proportions bien prises et des moyens propres à atteindre un but certain, dénote par cela même un dessein exquis et un art parfait. Mais, en reprenant les œuvres des plus grands écrivains de la médecine, tenons

toujours un compte fidèle des progrès modernes. Unissons à l'étude patiente de l'antiquité l'étude opiniâtre de la science moderne, et en fertilisant ainsi les germes du passé, nous féconderons encore ceux de l'avenir.

Nous allons exposer maintenant les corollaires qui découlent du principe fondamental de la médecine, et qui forment à ce titre les principes constitutifs de la science et de l'art; mais avant tout, nous allons dire ce que c'est que la vie, car cette question domine toutes celles qui se rattachent à la science médicale.

CHAPITRE VII

DE LA VIE

« In vitâ sumus et movemur »
(S. AUGUSTIN.)

La vie ! Qu'est-ce que la vie?

L'homme du monde répond librement :

La vie est un point entre deux extrémités ! On la reçoit sans s'en douter ; on en jouit sans savoir comment ; on la donne quand on ne sait où l'on est ; on la perd sans le vouloir.

Le physiologiste, s'écrie dogmatiquement :

La vie est une collection de phénomènes qui se succèdent pendant un temps plus ou moins limité, dans les corps organisés.

Le philosophe prononce et dit :

La vie est le principe du mouvement dans l'univers et dans les êtres organisés.

Mais, quelle est la nature de ce principe, quel est

l'agent qui produit le mouvement dans les êtres organisés, voilà le problème, voilà ce que chacun se demande, voilà ce que chacun cherche à délier ou tout haut ou tout bas ! Essayons de résumer brièvement la question.

Dans tous les siècles on a rencontré des hommes sages et patients qui, en présence des mystères de la vie, se sont contentés de donner un nom à la cause inconnue de ces grands phénomènes sans essayer de définir l'essence de cette cause, appréciable seulement par ses effets.

Hippocrate, Aristote, Galien, ont été dans l'antiquité des hommes de cette forte trempe ! Pour Hippocrate, la cause des phénomènes de la vie, c'est la nature ; pour Aristote, c'est la forme; pour Athénée, c'est le pneuma ; pour Galien, ce sont les esprits naturels vitaux et animaux ; pour Paracelse et pour Van Helmont, son disciple, c'est l'archée ; pour Barthez, c'est le principe vital ; pour M. Lordat, c'est la force vitale ; enfin pour Broussais, c'est un principe physico-chimico-biotifique !

Dans l'esprit de tous ces auteurs, ces dénominations on simplement pour objet de fixer l'attention sur une cause qui paraît surnaturelle à nos yeux, et nullement de faire connaître cette cause dans son essence ; elles n'ont par conséquent d'autre valeur que celle de l'x algébrique, c'est-à-dire de ce levier

moral, de ce levier fictif et cependant très-puissant à l'aide duquel les mathématiciens soulèvent tant de choses... et en laissent encore plus sur le sol !

Maintenant, à côté de ces hommes supérieurs mais discrets et patients dont nous venons de parler, d'autres hommes supérieurs aussi, mais discoureurs et entreprenants, se sont évertués à chercher dans l'organisme la cause directe et substantielle de la vie; et croyant un jour l'avoir trouvée, ils lui ont donné, chacun à sa guise, des noms qui la spécifient et la caractérisent, selon eux.

Ces hommes d'aventure, mais d'aventure glorieuse, forment deux sectes. Ce sont, d'un côté, les matérialistes depuis Thalès, Épicure et Lucrèce, jusqu'à M. Littré, de moderne et grande renommée ; ce sont, de l'autre côté, les spiritualistes, les pneumatistes et les animistes, depuis Zénon, Athénée et Stahl, jusqu'au docteur Sales-Girons qui se croit l'oint du Seigneur et qui, dans sa verve canonique, dépasse tous les autres en témérité et en ténacité.

Pour les matérialistes, les organiciens (ces mots sont synonymes), la vie, dans les êtres organisés, est l'œuvre de l'organisation ; autrement dit, la matière organisée produit la vie comme un orgue de Barbarie produit un son ; la vie par conséquent n'est qu'un résultat, le résultat de l'organisme en action.

Par conséquent, de même que le ressort d'une montre, ou plutôt, de même que l'élasticité dont ce ressort est doué, détermine, par le seul jeu des rouages, le *mouvement des aiguilles*, le tac-tac de la montre et tous les phénomènes qu'elle présente; de même la contractilité propre à la matière organisée produit, *par le mouvement des organes*, tous les phénomènes, toutes les fonctions, tous les effets par lesquels la vie se manifeste; et ces effets sont d'autant plus étendus et d'autant plus variés que les organes ou les rouages de la vie sont eux-mêmes plus ou moins nombreux, plus ou moins compliqués.

Certes, cette définition, à l'instar de la mécanique, a bien quelque chose de spécieux, mais, en somme, elle n'a que cela, car les organiciens ont toujours à nous expliquer ce que c'est que la *contractilité*, ce que c'est que le *ressort* de la vie!

Mais, que leur importe! pour eux il n'y a plus ni Dieu dans la nature, ni âme dans l'homme. Ces vieilles entités métaphysiques n'ont plus besoin d'être invoquées! La physique suffit à tout; je suis corps et je pense, voilà pour l'école matérialiste l'axiome fondamental et absolu!

Selon son catéchisme, l'union perpétuelle de la force et de la matière enfante, sans lacune, tous les êtres de l'univers, et l'homme n'a pas d'autre origine que l'animal, la plante et l'agrégat calcaire!

Dans le jeu admirable de la matière et du mouvement, il n'y a que de simples degrés entre les êtres : l'homme n'est qu'un animal progressivement *transformé* comme l'animal n'est qu'un végétal transformé, comme le végétal n'est qu'un minéral transformé ! Quelle jolie transformation, quelle touchante émigration ! Quelle abominable doctrine, quelle exécrable folie...! Et pourtant ce n'est que la déduction même de ces paroles de Descartes : « Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai le monde, les *animaux compris*...» Et Descartes, *presque excommunié* d'abord, pour avoir écrit son fameux discours sur l'esprit philosophique, a été plus tard canonisé, ou à peu près, par cette même compagnie de Jésus qui pendant plus d'un siècle avait déployé contre le cartésianisme tant de haine, de ruse et de violence ! C'est que dans les œuvres de Descartes, on retrouve toujours l'homme religieux à côté du philosophe, et que la raison humaine devant laquelle toutes les injustices finissent toujours par s'abaisser, proclame elle-même l'auteur de l'esprit philosophique comme le génie qui a le mieux servi la cause de la bonne philosophie religieuse.

Et d'ailleurs au-dessus, bien au-dessus de ce monde et de ces animaux qu'il voulait faire avec de la matière et du mouvement, Descartes reconnaissait un Dieu souverain, un Dieu créateur ! Voilà ce qu'ont

tout à fait oublié ceux qui n'ont étudié Descartes qu'à travers les mécaniques de sa doctrine ! Mais, la vérité est que tout en proclamant l'autorité absolue de la raison dans l'examen des choses naturelles, Descartes ordonne formellement le respect complet envers la foi dans l'ordre des vérités surnaturelles. C'est ce qui explique comment un des plus grands philosophes de notre époque, M. Victor Cousin, a pu dire pour l'enseignement de tous, en parlant du cartésianisme :

« Le cartésianisme, c'était tous le XVIIe siècle dans ce qu'il a de plus original et de plus grand ; c'était à la fois, les sciences, les lettres, la philosophie, le christianisme, dans leur plus admirable harmonie ; c'était une école immense essentiellement française et devenue promptement européenne, où les esprits les plus différents venaient puiser des inspirations communes ; où se rencontraient l'oratoire avec un cardinal de Bérulle et Malebranche ; Port-Royal avec Nicole et Arnauld ; Saint-Sulpice avec Fénelon ; toute l'Église de France avec le cardinal de Retz et Bossuet ; l'Université de Paris, la France entière en un mot, *excepté les jésuites !* »

Passons maintenant à la secte des spiritualistes : Pour les adeptes de cette école, pour les pneumatistes, comme pour les animistes, le problème est très-facile à résoudre; un mot *suffit et le voilà :* l'âme est

la seulecause absolue des phénomènes physiques et moraux de la vie ; l'âme fait sa barque et la conduit; l'âme, selon l'expression plus élevée de Stahl, est à la fois le principe de la *vie* organique et *celui* de la pensée, mais son rôle principal, sa dignité, son essence, sont de penser et de vouloir.

Dans cette peinture, qui tient un peu de l'oraison jaculatoire, Stahl et ses fougueux sectateurs n'ont oublié que deux choses : d'abord, de nous expliquer ce qu'ils entendent par ce mot, l'âme ; de nous dire, ensuite, quel est le principe qui apporte la vie et l'intelligence aux animaux, qui eux n'ont pas d'âme venant les trouver à leur naissance, et qui cependant vivent et veulent aussi énergiquement que s'ils en avaient une !

S'il nous était permis d'exposer nos propres idées sur la vie nous dirions : la vie est en chacun de nous un usufruit ; cet usufruit nous est donné par une force éternellement active instituée par Dieu, par la *force seconde* universelle dont l'étincelle, passez-nous l'expression, est la cause de tous les phénomènes que présentent les corps organisés.

Par conséquent, si dans le monde on donne le nom de vie à l'ensemble des phénomènes qui se manifestent chez les êtres organisés, c'est par un abus de mots, par une confusion flagrante d'attribution ; en d'autres termes, c'est parce qu'on prend l'accident

pour la cause, comme diraient les dialecticiens de la scolastique; c'est parce qu'on accorde étourdiment à l'organisme ce qui appartient à la force qui le pénètre et qui l'anime.

Pour obvier à ce vague des définitions, au lieu de définir la vie, nous allons la détailler en la soumettant en quelque sorte à la question ; nous disons donc :

La vie s'exprime par des phénomènes ; quel est le premier phénomène apparent de la vie ? C'est le mouvement.

Quelle est la cause du mouvement? Cette cause nous est inconnue dans son essence, mais elle nous frappe par ses effets infinis, et c'est elle, c'est cette cause quelle qu'elle soit; que nous désignons sous le nom de vie qui veut dire force ou principe d'action.

La vie ainsi considérée est en tout et partout, agitant tous les corps depuis l'atome de poussière impalpable jusqu'aux masses stellaires les plus formidables. *Qui le nierait ?* Cette agitation est appréciable à l'aide du microscope dans le mouvement oscillatoire d'un simple grain de sable ; elle est saisissable à l'œil nu dans la scintillation et l'étincellement des étoiles.

Enfin, cette vibration, cette oscillation des corps qui constitue le premier phénomène et le phénomène

dominant de la vie est encore reconnaissable au *toucher*, chez les êtres organisés des classes supérieures, par les mouvements de contraction et de dilatation qui caractérisent les battements du *cœur*, et ils sont apparents alors même que cet organe n'existe encore chez l'embryon qu'à l'état de *point*..... de point sautant, « punctum saltens », comme disent les anatomistes.

Le mouvement de la vie est simple ou compliqué selon l'état de simplicité ou de complication des corps dans lesquels il s'exerce et dont il a pour objet de disperser la matière pour la faire recommencer sous des formes nouvelles, car rien ne se perd dans la nature, tout revit au contraire et nul corps, nul être sortis de la main de Dieu ne sauraient rentrer dans le néant absolu.

Toutefois, la vie n'est pas à nous, mais nous sommes tous plongés dans la vie comme dans un océan éternel, et c'est par elle seulement que nous sommes vivants, ou *en vie*, comme nous le disons tous les jours, sans saisir, sans comprendre toute l'importance des mots que nous employons.

Mais, dans sa course éternelle la vie renverse tout ce qu'elle a élevé, et alors même qu'elle semble s'être fixée, elle ne fait encore qu'agiter des organes ou des rouages qu'elle abandonne dès qu'ils ne sont plus aptes à la retenir, leur laissant tout juste ce

qu'il leur faut de force pour rendre à la nature leurs derniers éléments !

Au demeurant, c'est la vie qui donne l'affinité à la matière, la vibration à l'air, le souffle à l'océan, la scintillation à l'étoile, la contractilité à la plante, l'impressionnabilité à l'animal, la sensibilité à l'homme.

Réduite d'abord à des mouvements obscurs et presque automatiques chez les êtres inférieurs, elle opère des merveilles chez ceux qui occupent le sommet de l'échelle ; elle se révèle dans les frémissements de la sensitive, elle s'épanouit dans les mouvements et les actes des animaux, elle se peint dans les travaux des hommes, elle se contemple dans la création.

Par elle, la terre frémit, l'eau tempête, l'arbre porte son fruit, l'homme ordonne et l'animal obéit.

Maintenant, que l'âme descende du ciel pour chaque être qui naît ; ou bien, qu'à l'époque souveraine de la création, Dieu ait d'une seule fois semé des âmes pour toute la masse vivante dans le temps ou dans l'espace, toujours est-il qu'un être supérieur, intelligent et perfectible, se développe au sein de l'organisme, comme un grain de froment prend vie sous les premières couches de terre et brise son enveloppe pour s'épanouir au dehors.

Ainsi, nous existons par la force même du principe

de vie qui anime notre organisme, et les fonctions de notre corps ont manifestement pour objet de servir l'être spirituel qui vit en nous, qui est nous, et dont les destinées sont de survivre, s'il est digne de cette récompense, comme il est réservé au bon fruit d'arriver sur la table du maître! Mais, pour l'homme comme pour le fruit, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Ne nous creusons donc pas la tête à chercher ce que sont les esprits, les éthers, les ferments, les archées, les blas, les lutins, les propriétés vitales, le principe vital, et toutes les entités invoquées dans les langues pour expliquer les phénomènes infinis de la vie physique et morale.

Tous ces mots, toutes ces fictions, toutes ces abstractions personnifiées, bonnes tout au plus pour désigner des forces ou des puissances inconnues, n'expliquent absolument rien et n'ont même plus d'écho! Contentons-nous donc de dire avec humilité : Tout est dans tout, tout est dans la vie, et toute la vie est en Dieu.

CHAPITRE VIII

PRINCIPES OU DOGMES DE LA MÉDECINE

> « La vraie science est viable, les systèmes sont périssables; la science appartient au for intérieur de l'homme, le système au temps dont il est le produit. »
>
> (HUFELAND.)

Nous avons d'autres noms et d'autres formes de maladies que les anciens; d'autres moyens de guérison, d'autres idées, d'autres manières d'expliquer; mais la médecine est toujours la même, la nature n'a pas changé, et pour devenir un grand médecin, il faut encore aujourd'hui les mêmes qualités qu'autrefois.

Il n'y a qu'une médecine, celle qui repose sur les lois de la nature; mais il y a et il doit y avoir beaucoup de systèmes, parce qu'ils dépendent des idées dominantes à chaque époque et de la somme des connaissances dont l'homme a fait l'acquisition.

Nous avons eu jusqu'ici assez de systèmes pour

savoir que la médecine ne réside point en eux ! L'histoire, celle surtout des cinquante dernières années, en a malheureusement donné l'irrécusable preuve ! Mais ce qu'il y a de consolant, c'est qu'au milieu de cette perpétuelle variation des systèmes, au milieu de tous les écarts de l'école, la notion du véritable art est toujours restée gravée dans quelques esprits. En effet, il y a toujours eu comme une Église de vrais médecins fidèles à la nature, animés de son esprit, agissant dans son sens, conservant la parole sacrée, pensant et voulant tous la même chose, et se comprenant tous à travers les siècles malgré la diversité des langues. Ces hommes, pour n'en citer que quelques-uns, sont : Aétius, Arétée, Baglivi, Sydenham, Huxham, Boerhaave, Werlhof, Brendel, Gaubius, Zimmermann, Frank.

Ces paroles d'Hufeland, un des plus grands maîtres de la science, forment le plus magnifique exorde qu'on puisse placer en tête d'une exposition des principes de la médecine ; voilà pourquoi nous les mettons en regard même des dogmes traditionnels.

La nature dans l'univers, c'est la vie ou le principe du mouvement. La nature dans l'homme, c'est la force qui anime l'organisme, c'est l'organisme en action.

Sous cette action de la nature, toutes les parties de l'économie animale concourent et conspirent à un

but commun, compatissent aux maux qu'elles éprouvent et se soulèvent pour les guérir.

La nature seule opère les guérisons, l'art ne fait que lui venir en aide. La nature attire et retient ce qui est utile à chaque espèce, elle rejette ce qui lui est nuisible ou superflu.

La nature suffit à tout; elle trouve d'elle-même les voies convenables sans avoir besoin d'être dirigée par notre intelligence à qui elle sert au contraire de modèle.

La nature n'a qu'un but, qu'un effort, tout le corps y participe par une sympathie universelle; dans chaque partie du corps, il y a des organes ou des instruments pour concourir à l'ouvrage.

Par l'action de la nature obéissant à l'ordre suprême, l'organisme forme un mécanisme dont toutes les parties subordonnées les unes aux autres forment pour ainsi dire un cercle, c'est-à-dire un tout dont le commencement se confond avec la fin.

Mais quoiqu'il soit composé d'une multitude de parties, l'homme est un, et l'union de ses parties est si étroite qu'on ne peut le toucher sur un point, sans le remuer tout entier. C'est ce qui a fait dire à Buffon : L'hommeest composé d'une âme et d'un corps très-compliqué, et cependant, par un admirable mystère, il forme un tout harmonieux, naturel et indivisible pendant la vie.

Cette proposition nous rappelle une exquisse philosophique que nous ne pouvons nous empêcher de reproduire, tant elle est profonde, tant elle est vraie, tant elle a trait au sujet qui nous occupe. Elle est d'Azaïs, de ce sage, de cet illustre savant dont la renommée a tellement irrité l'implacable orgueil de ses aristarques, qu'ils n'ont eu ni la dignité, ni la force de rendre à ses immortels ouvrages la justice éclatante qui leur est due!

Mais, en revanche, depuis que le maître a disparu de la scène du monde, on reprend ses idées, on les reproduit, on les vend, mais sans indiquer leur source, et l'homme qui, pendant une vie de quatre-vingts ans, n'a jamais recueilli que les honneurs de la pauvreté, voit peut-être en ce moment, des horizons où tout survit, la fortune s'attacher opiniâtrément à ceux qui n'ont fait que se baisser pour ramasser les lambeaux de son immense doctrine!

Voilà comment s'exprime l'illustre auteur de l'explication universelle au sujet de la physiologie humaine dans ses rapports avec la physique générale. La leçon mérite d'être entendue.

J'ai dit précédemment que la santé de l'homme résultait de l'harmonie entre toutes les fonctions ou actions qui s'exécutent dans son sein. Ce mot harmonie n'est pas une expression figurée, mais une expression réelle et d'une parfaite exactitude. En

effet, la santé est un véritable concert. Chaque organe est un instrument élastique, en vibration constante, dont le jeu particulier produit des effets qui entrent dans l'harmonie de l'ensemble, lorsque d'ailleurs ses vibrations sont concordantes avec celles des autres instruments.

Et si un seul de ces organes dévie de la concordance de vibrations, l'harmonie, le concert n'existent plus; alors, comme dans un orchestre, le trouble est général, la souffrance est générale, et, semblables aux musiciens de cet orchestre, tous les organes réunissent leurs efforts pour faire rentrer dans l'harmonie l'organe discordant, ou pour le couvrir de leur action.

Suivons l'analogie. Dans un concert complet et bien composé, on distingue la partie chantante, c'est elle qui a le plus de saillie, qui anime toutes les autres, les excite, et que toutes les autres à leur tour sont chargées de soutenir. Dans le corps humain, l'organe nerveux représente cette partie. Après elle, dans un concert, la partie fondamentale, la basse, est la plus importante; c'est d'elle que toute l'harmonie découle. De même, dans le corps humain, l'organe digestif est l'organe essentiellement harmonique et fondamental. Entre cet organe et l'organe nerveux sont placés, comme dans un concert, tous les organes intermédiaires, ou d'union et d'accom-

pagnement; enfin, au centre du concert, le chef d'orchestre bat la mesure générale, embrasse toutes les parties par sa vigilance, maintient la subordination organique entre le chant, la basse et les accompagnements. A la moindre discordance, c'est lui surtout qui s'émeut, s'irrite, et par un mouvement énergique se hâte d'arrêter la source du désordre.

Dans le corps humain, c'est le cœur ou plus exactement le système sanguin qui remplit cette haute fonction; c'est lui surtout qui signale par la fièvre l'irritation que lui causent les tons faux d'un organe quelconque, ou les dérèglements de sa mesure; c'est lui qui, doué de la vitalité la plus énergique et sans cesse présent par ses rameaux à tous les points de l'économie, travaille de tous ses efforts à réparer ou à effacer les désordres qu'il n'a pu prévenir.

La voix est pour chacun de nous l'effet sonore, le timbre général du concert harmonique; elle est toujours analogue non-seulement à l'âge, au tempérament, au sexe de l'individu, mais à l'état vital de chacun de ses organes. Pleine et calme dans la santé, faible ou fausse, ou inégale dans la maladie, elle s'éteint dans la syncope qui n'est autre chose qu'une suspension momentanée de la vibration générale, de la circulation générale et de la transpiration invisible.

Dans un concert, chaque morceau de musique a sa

mesure, toujours régulière, mais plus lente ou plus rapide, selon le caractère que le compositeur a voulu imprimer.

De même, chaque individu en santé se prête par l'ensemble de son être à une pulsation toujours régulière, mais plus lente ou plus rapide, selon l'organisation particulière et l'âge de cet individu.

Mais, dans un concert, on ne se borne pas à exécuter des morceaux d'un seul mouvement ; on passe d'un morceau lent à un morceau rapide, et ces deux termes sont souvent liés par des morceaux de transition ; toutefois, si la mesure continue d'être régulière pendant la durée de chaque morceau, le concert existe toujours.

De même, chacun de nous dans la durée de sa vie ou même dans la succession d'un petit nombre de jours, peut, sans perdre sa santé, changer fréquemment de mesure ; disons davantage : si notre tempérament est sain, libre, animé, il faut que nous changions de mesure à chaque nouvelle modification qui survient dans la nature de nos aliments, dans l'air que nous respirons, dans les conditions importantes de notre existence : notre harmonie individuelle est le fruit ultérieur des consonnances de tous nos organes avec l'état particulier des principes qui nous soutiennent ; or, les principes qui nous soutiennent ceux que l'air et nos aliments nous fournissent, sont

tous des globules vibrants ; comme nous n'avons pas d'influence sur leur vibration, il faut bien que nous accommodions la nôtre à celles qu'ils apportent.

Par exemple, quand l'air est sec et condensé, lorsqu'il tient le baromètre élevé, lorsqu'il témoigne aussi que chacun de ses globules vibre avec un redoublement de rapidité et de force, il faut bien que nous nous mettions en concordance avec sa mesure, aussi le battement de notre cœur augmente de rapidité.

Réciproquement, lorsque l'air se dilate, que son ressort tombe, que sa vibration se ralentit, que le baromètre baisse, il faut bien que notre vibration générale se ralentisse ; il faut que notre cœur le témoigne, qu'il batte avec plus de lenteur.

Il est évident que de semblables modifications harmoniques découlent aussi de la diversité de nos aliments et de la diversité des circonstances soit permanentes, soit fugitives qui viennent affecter la sensibilité de notre être ; car toute influence de source extérieure, aboutit en nous à une action immédiate sur notre vibration générale.

De tout ce qui précède nous devons conclure que l'état de santé ou d'harmonie organique est pour l'homme l'état naturel ; que les forces universelles tendent constamment à la conservation de leur ouvrage, du moins dans le cercle d'existence qu'elles

ont pu lui accorder; que toute maladie est un effort de désordre contre lequel elles luttent de toute leur puissance ; que par conséquent, lorsque ce désordre arrive, le premier soin doit être de bien connaître les causes accidentelles et importantes qui le produisent et de les écarter autant qu'il est possible.

Voilà l'art médical ; il est bien étendu, bien réel, quelquefois d'un emploi très-difficile, parce que notre existence organique est très-composée et en même temps si flexible qu'elle se prête, dans chaque moment, à un grand nombre d'influences, qui, les unes se combinent et nous sont salutaires, qui, les autres se croisent et nous sont funestes. Pour les démêler avec exactitude, il faut souvent bien de l'attention et de la sagacité.

Distinguons l'art chirurgical de l'art médical : celui-ci s'occupe des maladies dont le siége est interne et étendu ; l'art chirurgical s'occupe des maux dont le siége est externe, circonscrit et qui d'ordinaire procèdent d'accidents brusques. Par exemple, un homme reçoit une blessure profonde, que deviendrait un animal dans la même situation ? Il mourrait inévitablement. Mais la plaie de l'homme peut être pansée, le jet du sang peut être modéré avant qu'il ait achevé l'écoulement de la vie.

L'homme peut être amené à une situation contraire par l'excès de repos combiné avec l'excès de nourri-

ture ; il peut être étouffé par la surabondance du sang ou des humeurs sans qu'aucun de ses organes soit radicalement altéré. En ce cas, de légères blessures peuvent lui être très-utiles, elles peuvent le sauver d'une mort accidentelle ; c'est le propre des saignées. Mais, si lorsque la vie lui aura été rendue par une saignée habilement pratiquée par un chirurgien, il n'écoute pas la prudence du médecin qui lui conseille d'écarter les erreurs de son ancien régime, il finira par dérégler ses organes, et alors il appellera en vain le secours du chirurgien.

CHAPITRE IX

DES CAUSES DES MALADIES ET DES TROUBLES ACCIDENTELS CONSIDÉRÉS A TORT COMME DES MALADIES

« In tenuitate copia. »
(VIRGILE.)

Tout ce qui nous entoure, tout ce qui nous touche peut, dans une circonstance donnée, devenir pour nous une cause de souffrance ou de maladie. On peut même dire, avec vérité, que les causes de nos affections sont aussi multipliées que les corps même qui nous environnent; tout dépend de l'état de notre sensibilité et de la nature des agents extérieurs.

Parmi ces derniers il y en a qui sont toujours et fatalement hostiles à notre organisation : ce sont les agents morbifiques proprement dits ; il en est d'autres qui ne le deviennent que par leurs excès, par l'emportement de leurs mouvements, ou par l'exaltation de notre propre sensibilité.

Dans ce dernier cas, leur action reste inaperçue tant qu'elle ne dépasse pas les limites de notre impressionnabilité, c'est-à-dire le degré de la résistance de nos organes; ou bien encore tant que nos organes ne sont pas animés d'une vitalité plus grande que celle que leur assigne leur nature particulière mais du moment où cet équilibre est dérangé, du moment où le rapport normal est rompu, le désordre commence, le mal s'étend et s'aggrave, et il peut revêtir une infinité de formes, depuis le simple malaise jusqu'à la douleur, depuis la douleur jusqu'aux désorganisations les plus affreuses.

Il n'est pas même nécessaire pour en arriver là que les causes excitatrices agissent avec une grande vigueur; il suffit que notre impressionnabilité, que notre sensibilité soit modifiée localement, ou dans sa masse par une cause physique ou morale; ou bien encore qu'un principe vicieux, qu'un vice héréditaire ou acquis, fermente dans l'économie.

Ainsi s'explique comment l'air que nous respirons et qui nous apporte ordinairement la fraîcheur et la vie devient accidentellement une cause de douleurs. C'est que notre poumon est irrité par un principe quelconque. Ainsi s'explique également comment la moindre contrariété jette hors d'elles-mêmes certaines femmes très-nerveuses! leur impressionnabilité est exaltée par une cause passagère ou durable;

enfin, quand il arrive que nos os les plus durs se cassent comme du verre au moindre choc, c'est qu'un virus quelconque infiltré dans notre économie exerce dans toutes ses parties une action délétère.

Beaucoup de causes morbifiques peuvent être évitées, ou conjurées dans leur action ; ce sont celles dont la présence est facile à constater et contre lesquelles l'art possède des moyens éprouvés ; mais, il en est d'autres, dont l'action est irrésistible et fatale, ce sont celles que nous puisons avec le sang ; que nous recevons toutes faites du lait même de notre nourrice ; qui se forment dans la profondeur de nos organes et s'y incarnent en quelque sorte sous l'action directe des mouvements de la vie (mouvements de formations ou de déformations), ou par l'usage imprudent ou abusif que nous faisons de la vie.

Ces causes doivent être soigneusement surveillées parce qu'elles n'attendent souvent qu'un accident pour manifester leur énergie et consommer leur développement fatal.

A côté de ces causes, il faut placer comme pouvant occasionner des désordres très-graves certaines altérations spontanées ou acquises des liquides vitaux qui amènent à la longue, tantôt des concrétions ou des caries, tantôt l'ossification des parties molles ou l'atrophie des organes, etc., etc.

Et puis, chacun de nos organes a ses ennemis par-

ticuliers ! Les uns agissent directement sur le cerveau ou sur le cœur et n'ont aucune action sur le foie ou sur le poumon. Les autres n'exercent leur action que sur certains sujets et la produisent différemment ; ainsi, la même quantité de vin donne de la gaieté et de l'amabilité à un homme et en rend un autre sombre et querelleur.

Par conséquent, les hommes sont bons ou mauvais, actifs ou paresseux, braves ou poltrons, non-seulement en raison de leur naturel et de leur constitution, mais encore en raison de l'action continuelle ou fugitive que l'air, la nourriture, les aliments, les vicissitudes du temps et toutes les causes ambiantes exercent sur leur organisation et leur sensibilité, car l'homme est sensible jusque dans ses dernières molécules, et ce n'est réellement qu'en blasphémant la nature, qu'une grossière ignorance a pu avancer qu'il y a dans l'économie des parties entièrement dépourvues de sensibilité.

Mais quellesque soient les modifications qui s'opèrent dans l'économie soit par les mouvements ordinaires de la vie, soit par accidents ou les progrès de l'âge, soit même par l'action directe des agents morbifiques, ces modifications ne sont ordinairement à craindre qu'autant qu'elles éclatent brusquement, ou avec une impétuosité qui surprend la nature.

C'est ainsi, par exemple, qu'une brulûre, un coup,

une chute amènent parfois à leur suite des effets déplorables, tandis que sous l'action lente du temps les liquides les plus irritants s'accumulent dans l'économie ; les corps les plus volumineux se développent dans les tissus ; et, les viscères mêmes se décomposent sans que rien au dehors signale le danger : bien plus, l'économie se plie à ce désordre, les fonctions se façonnent à cet état de choses et quelquefois le mal s'atténue et s'éteint au milieu de cette salutaire lenteur de la nature.

Et puis, que de mouvements naturels on désigne en bloc sous le nom de symptômes et qui ne sont en réalité que des mouvements prophylactiques conservateurs ou médicateurs !

Le médecin seul sait lire, voir et comprendre ces sortes de choses; lui seul par conséquent doit analyser, classer ces divers états de l'économie et prononcer avec autorité sur leur valeur.

Dans ce but, il s'applique d'abord à découvrir la cause du mal, conformément à cet axiome : *Sublata causa, tollitur effectus.* (La cause enlevée, l'effet cesse.) Il établit ensuite la part des phénomènes naturels et accidentels, et celle non moins importante des phénomènes nécessaires ou inévitables, et il sait alors à quoi s'en tenir.

Il sait, par exemple, qu'en décrivant la parabole de la vie, l'être vivant passe successivement par les

phases inévitables de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse et de la vieillesse, et qu'en vertu de la loi physiologique, il vit temporairement à la manière d'un enfant, d'un adolescent, d'un homme et d'un vieillard; il sait que pendant cette évolution des âges, l'être est fatalement exposé à subir une foule d'indispositions et d'affections qui se lient plus ou moins étroitement à ces temps de formation, de déformation et de retrait?

Alors il fait *raison de tout* cela, et loin de s'acharner à déranger, à contrarier, ou à tourmenter par des manœuvres inutiles ou imprudentes ces mouvements orageux des années climatériques qui, comme des nœuds, joignent entre elles les diverses périodes de la vie, il se contente de les surveiller, de les suivre et de les rendre supportables, à moins qu'ils ne sortent de leurs limites ordinaires ou physiologiques, car dans ce cas, il les combat, ou plutôt il les dirige.

Il dit à la mère qui s'inquiète et qui pleure en entendant son enfant gémir : Ne vous alarmez pas, votre enfant n'est pas malade; il se forme, il se développe, il traverse un temps de crise, un de ces temps de transformation qui impriment à la vie une nouvelle direction, mais il n'est pas en danger, il lutte, il combat, et avec de la prudence et surtout de la patience, tout ce qu'il éprouve en ce moment dispa-

raîtra, et vous le verrez incessamment mieux portant que jamais.

Le médecin dit à la famille d'un adulte atteint de fièvre typhoïde : Pas de craintes exagérées ; la fièvre n'est pas aussi redoutable que vous le pensez ; ce n'est pas une hydre à cent têtes, comme on se complaît à la représenter ! Le mal est moins terrible que le mot, et il le serait encore moins si l'on ne s'obstinait trop souvent à traiter le mot au lieu du mal !

La fièvre typhoïde est une de ces grandes crises ou tourmentes auxquelles l'espèce humaine est sujette au premier quart de son existence, ou de son évolution organique. C'est un *tolle* général, c'est un mouvement de fermentation et de dépuration qui s'opère dans les profondeurs de l'organisme au lieu de se faire à sa surface comme dans les fièvres dites éruptives, telles que la variole, la rougeole, la scarlatine, mais ce n'est pas un mouvement fatalement meurtrier, ce n'est pas un mal implacable !

D'ailleurs, la fièvre typhoïde a toujours existé, et la plupart de ceux qui nous ont précédés dans la vie l'ont subie. Seulement, de leur temps on la désignait autrement ; on l'appelait la fièvre essentielle, et comme la fièvre prend toujours la forme extérieure du tempérament propre à l'être qu'elle agite, on la nommait fièvre inflammatoire, bilieuse, muqueuse, nerveuse, ataxique ou putride, selon le

caractère qu'elle affectait et qui reflète le mode de réaction du malade.

C'était logique, et tout le monde s'entendait; on savait qu'on avait affaire à une maladie grave, mais on regardait cette maladie comme une crise inévitable, et on ne s'effrayait pas outre mesure de son explosion.

Par suite de cette théorie qui était la bonne, on s'appliquait beaucoup plus à suivre et à diriger les mouvements des fièvres essentielles qu'à les combattre, et on s'en *trouvait bien*... La preuve, c'est que la terre est couverte de sexagénaires, qui tous ont eu la fièvre essentielle, c'est-à-dire la fièvre typhoïde, et qui ne s'en portent pas plus mal, tandis que les moissonnés par la fièvre typhoïde sont si nombreux dans leurs catacombes, qu'on a comparé les ravages de cette fièvre à ceux que produisent les varioles épidémiques les plus meurtrières!

Mais cette manière d'envisager la fièvre essentielle était trop simple, trop naturelle, trop primitive! On a tout changé..., il n'a fallu que quelques instants pour opérer ce miracle!

Deux hommes du plus grand mérite, (1) deux hommes d'une vertu et d'une probité médicales exemplaires, mais deux hommes mal inspirés cette fois, ont

(1) MM. Louis et Chomel.

pensé que l'art gagnerait à présenter les fièvres essentielles comme les variétés d'une seule et même affection typique ; et partant de cette supposition gratuite, ils ont fait une maladie colossale, une maladie formidable de toutes ces fièvres d'autrefois, et ils ont donné à cette maladie monstre le nom de fièvre ou maladie typhoïde !

Ce mot leur a plu à cause de l'analogie que la fièvre typhoïde offre dans ses symptômes avec le typhus des camps, maladie très-grave, essentiellement caractérisée par un état de profonde stupeur ! Alors, du mot stupeur, en grec τύφος, ils ont fait coquettement le mot typhoïde, et ce mot a fait depuis, le tour du monde avec un bruit de foudre.

Pourtant rien n'est plus vicieux que cette expression, rien n'est plus trompeur que ce mot, rien n'est plus faux que l'analogie qu'on lui prête.

En effet, le typhus des camps a pour causes les miasmes putrides, l'encombrement, les fatigues excessives, la mauvaise alimentation, le découragement, l'épuisement ! Les fièvres essentielles, au contraire, se lient ou se rattachent à un travail interne de la nature qui a pour objet d'accomplir un mode d'évolution organique, ou d'effectuer un effort de dépuration ; par conséquent, un hiatus immense sépare ces deux ordres de mouvements. Le typhus est une affection morbide des plus meurtrières ; la fièvre typhoïde

au contraire est une réaction, c'est-à-dire une fonction pathologique qui tend à un but salutaire (1).

Quoi qu'il en soit, le peuple des médecins, et ce peuple est partout pour l'oubli des principes, le peuple des médecins, disons-nous, de concert avec les adeptes de la médecine cadavérique, a acclamé avec enthousiasme cette téméraire innovation. MM. Petit, Serres, Andral, Bretonneau et Bally ont apporté, par malheur, un appui considérable à ce que cette nouvelle conception pouvait avoir de bon, et de ce moment l'affection typhoïde prônée de toutes parts a pris sous la protection d'ardents néophytes un rang important dans le cadre nosologique, malgré l'opposition des vieux praticiens et la résistance des hippocratistes, en tête desquels on compte avec honneur le professeur Cayol, dont la polémique, à ce sujet, restera comme un monument des plus brillants et des plus solides de l'époque.

Et puis, chose qui devait fatalement arriver,... le changement de nom a naturellement amené un changement de choses, et le tout a emporté le traitement séculaire ! Or, comme il fallait bien en trouver un autre, on s'est mis à en inventer de toutes couleurs

(1) Il ne faut pas confondre la fièvre typhoïde avec le cortége typhoïde, c'est-à-dire, avec les symptômes d'adynémie ou d'ataxie qui se déclarent à la fin des maladies chez les sujets exténués par la diète, les saignées, ou les purgatifs.

pour toutes les nuances de la maladie, et on est allé si vite et si fort en besogne, on a exhumé ou improvisé tant de moyens, qu'on a fini par sombrer sur toute la ligne et que, de guerre lasse, il a bien fallu revenir aux méthodes sages, aux traitements simples et aux moyens naturels, tels que le bon air, le bon régime et les soins entendus de l'hygiène ! et à dater de cette époque la fièvre typhoïde a fait beaucoup moins de victimes.

Soyons donc prudents ; écoutons le médecin, ne le forçons pas, par d'imprudentes instances à marcher ou plus vite ou autrement que la nature, et alors, dans la majorité des cas, nous recueillerons le prix de notre sagesse et de notre résignation.

Est-ce à dire que la fièvre typhoïde soit sans danger, que les fièvres essentielles soient sans périls? Non : une expérience cruelle prouve surabondamment le contraire ; mais, il n'est pas moins évident que ces périls sont continuellement aggravés par des tentatives insensées, par des manœuvres imprudentes, et qu'il est du devoir du médecin de les éviter.

Faut-il pour cela abandonner tout à l'action de la nature sans se préoccuper du cri ou de l'état des organes? Non sans doute, la leçon est faite sous ce rapport et dernièrement un praticien éminent, le savant professeur Gaussail de Toulouse, écrivait : « Il y a dans l'organisme vivant des forces et des organes ;

les organes fonctionnent et vivent ; il faut donc, en médecine pratique faire la part à chacun de ces éléments constitutifs et compter avec chacun d'eux. »

C'est parler d'or ; effectivement, comme rouages de la vie, les organes appellent la plus grande attention ; ils sont formés de tissus très-altérables ; ces tissus sont abreuvés de liquides qui s'altèrent et se décomposent facilement ; les humeurs, le sang, la bile, peuvent abonder ou manquer dans l'organisme, l'enflammer en masse ou séparément ; eh bien, toutes ces conditions doivent être prises en considération par le médecin qui doit en tirer parti dans sa pratique.

Passant ensuite au dogme de la nature médicatrice le professeur Gaussail ajoute : « En théorie, le fait principe de la nature médicatrice est incontestable et peu contesté ; il n'en est pas ainsi dans l'application parce qu'il a été trop généralisé et qu'on lui attribue une portée et un but absolus. En effet, des tendances plus ou moins manifestes, mais non réalisées, ou incomplétement réalisées, saisissables mais n'atteignant pas toujours le but final ; voilà ce qu'on observe le plus souvent dans la marche des maladies. »

Ceci est très-vrai, mais ce qui l'est aussi, c'est que l'art médical, pour lequel le docteur Gaussail professe avec raison la plus grande confiance, ne fait jamais que seconder la nature en la mettant dans les seules conditions où elle peut agir.

Ainsi, par exemple, que fait l'art dans les inflammations quand il a recours à la saignée ? Il abat les forces, et il s'attribue ensuite tous les honneurs de la guérison, mais au fond qu'a-t-il fait ? Il a écarté les obstacles, il a rendu possible le travail intérieur et curatif de la nature, mais voilà tout. De même, que fait l'art dans les états adynamique et ataxique quand il emploie les toniques, les excitants ou les anti spasmodiques ? Il met simplement la nature dans les conditions qu'elle exige pour exercer librement et efficacement son action, mais il ne fait rien de plus, rien au delà, la nature seule opère la guérison.

En résumé, rien ne se fait dans les maladies sans l'intervention des forces dont le déploiement s'opère au sein de l'organisme ; les spécifiques mêmes ne peuvent rien sans la coopération de la *force vitale*, et les remèdes les plus héroïques restent souvent stériles jusqu'au moment où une nourriture substantielle et succulente ramène dans le corps épuisé la force nécessaire pour que le travail intérieur de la guérison s'accomplisse...

Personne ne conteste la puissance de la nature dans les maladies externes ou chirurgicales ; le chirurgien lui-même déclare hautement que ce n'est pas lui qui guérit une plaie, une coupure, une fracture, mais que c'est la nature ou la vie qui termine l'ouvrage par ses opérations (l'exsudation, l'ag-

glutination, la suppuration, l'élimination des parties mortes et la génération des chairs) et que son rôle se réduit à *écarter* tout ce qui pourrait mettre obstacle au mouvement de la nature, à *régulariser* ses actes et à *les* diriger vers le but indiqué. Mais, quand il s'agit de maladies internes, de celles qui ont lieu dans les profondeurs de l'organisme, de celles enfin qu'on ne voit pas, le doute commence et presque toujours l'injustice le suit! On refuse à la nature l'honneur de la guérison, et cependant tout se passe dans les maladies internes comme dans les maladies externes, à cela près qu'on ne distingue pas à l'œil nu ce qui se fait. Cette erreur est fréquente, mais n'est-elle jamais celle des gens éclairés, ceux-là reconnaissent toujours le doigt de la nature.

Revenons maintenant au médecin et écoutons-le *parler* au milieu des familles, en présence de la douleur.

Il dit au vieillard qui s'impatiente et qui s'emporte contre les défaillances de sa santé : Il est vrai que vous ne vous portez pas aujourd'hui comme autrefois, que vous n'êtes ni aussi fort, ni aussi alerte ; que vos fonctions ne s'exercent pas librement ; que vous souffrez et que vous êtes même hypothéqué de quelque infirmité. Mais que voulez-vous, la loi est formelle et la même pour tous ! Vos organes, il est vrai, se sont usés ou fatigués dans le com-

merce militant de la vie, mais vous n'êtes pas malade, vous êtes simplement enrayé, empêché, détérioré. Ce n'est ni tout, ni rien; sachez donc vous contenter de votre état et surtout ne vous découragez pas : évitez les remèdes, les drogues et surtout les saignées, si funestes aux vieillards ; règlez votre régime, disciplinez votre esprit, livrez votre cœur à ceux qui ont encore besoin de lui, acceptez franchement, résolûment, les conditions de votre situation et vous verrez qu'il y a des plaisirs pour tous les temps, des joies pour tous les âges, des souvenirs qui valent des bonheurs, et des résignations qui sont *presque des conquêtes !* Alors, vous arriverez doucement, tranquillement au terme où tout finit pour recommencer.

Et sur cette route dernière, si vous ne trouvez pas dans votre âme la pensée consolante du chrétien, la foi en Dieu..., du moins rappelez-vous ces paroles de Marc-Aurèle, au faible devant la mort :

« Tu t'es embarqué, tu as fait ta course, tu abordes au lieu où tu devais aller. Sors courageusement du vaisseau. Si tu en sors pour arriver à une autre vie, tu y trouveras des dieux indulgents ; si au contraire tu es privé de tout sentiment, tu cesseras d'être sous le joug des passions et de servir à un corps qui est si fort au-dessous de ton âme ; enfin, si tu as d'autres sens, tu seras toi-même une créature nouvelle. »

Ces paroles sont extraites d'un livre qu'on a surnommé l'Évangile des païens; elles sont suivies de maximes qui prouvent combien Marc-Aurèle, ce prince si pieux et si sage, était doué du sens chrétien!

Il croyait avec les stoïciens que toutes les âmes étaient des écoulemetns de la divinité et qu'elles retournaient à leur source après la mort du corps ; et il s'écriait: « Combien les hommes ne doivent ils pas s'aimer, se soutenir, et même se respecter les uns les autres! ils sont parents avant que de naître de telle ou telle famille ! »

Mais, nous voilà bien loin des modifications que l'homme doit subir dans ses forces et dans ses développements pendant sa longue existence ; revenons-y encore pour dire combien de variations et de vicissitudes infinies s'émargent pendant les époques de ces tourmentes de la vie, et avancent ou retardent les temps de ces grandes révolutions climatériques ?

Disons d'abord que ce n'est pas le temps qui mesure et affirme l'âge, mais que ce sont les ravages et les changements réels et notables qui s'opèrent dans l'économie et la transforment.

En effet, les âges sont des coupes de convention nécessaires pour indiquer les diverses périodes de la vie, amenant ou plus tôt, ou plus tard, des développements ou des retraits inévitables, mais ces coupes n'ont rien d'absolu ; elles annoncent seulement un

changement qui doit avoir lieu dans un temps qui n'est pas rigoureusement limité. — Ainsi, par exemple, on peut être âgé sans être vieux, et l'on peut être vieux sans être âgé ; de même, l'on peut se très-bien porter quoique parvenu à l'âge des révolutions critiques; et l'on peut au contraire être déjà valétudinaire, cacochyme ou malade, bien avant l'époque à laquelle apparaissent les grandes tourmentes de lævie, qui comme celles de l'atmosphère arrivent souvent, ou avant, ou après les équinoxes ou les solstices !

C'est ce qui a fait dire au docteur Guyetant, le savant auteur de l'*Hygiène des vieillards* : « Qu'importe donc qu'une femme ait tel ou tel âge, si elle offre encore les formes, les charmes, les grâces et les parfums de la jeunesse ? Qu'importe qu'un homme soit chargé d'années, s'il est fort et valide, s'il pense, veut et agit comme s'il était jeune. »

Écoutons maintenant une leçon charmante qui est due à l'auteur de l'*explication universelle ;* elle a trait aux épreuves dont l'homme ordinaire se plaint si amèrement dans la vie.

Toutes les fois, dit Azaïs, que l'homme éprouve une contrariété, une souffrance, il est porté à juger que la cause qui la produit est dans le plan de la nature une imperfection qu'il aurait bien su ne pas y mettre, si l'auteur de ce plan l'avait consulté !

La Fontaine a fait sur cette disposition de l'esprit

humain une fable naïve ; voici un apologue qui a plus de gravité.

A une époque très-ancienne dans l'histoire du globe, lorsque Jupiter, Pluton et Neptune se partageaient la puissance suprême, l'homme des premiers peuples adressa ses plaintes au conseil des Dieux.

Pourquoi, leur dit-il, la masse de l'air est-elle de temps à autre bouleversée par des tempêtes ? Pourquoi, surtout à la naissance du printemps et six mois après, à la naissance de l'automne, ces ouragans furieux qui nous fatiguent et nous portent quelquefois tant de dommages !

Ah Jupiter, vous qui, en souverain, régnez spécialement sur l'atmosphère, soumettez-nous ces crises périodiques ; en vérité, nous saurons bien les prévenir ou les adoucir.

Jupiter répondit : J'accorde à l'homme le pouvoir qu'il demande ; et comme je suis le maître des Dieux, j'ordonne à Pluton et à Neptune de seconder ses désirs.

L'homme conçut alors de flatteuses espérances. Encore jeune dans la nature, il commençait cependant à observer, à raisonner, à réfléchir. Voici les idées qui lui parurent les plus judicieuses.

Aux approches du printemps, dit-il, lorsque le soleil s'apprête à porter vers nous sa principale influence, l'atmosphère n'en est si aisément agitée

que parce que l'air qui la compose est trop mobile, trop facile à déplacer. Augmentons sa densité sans augmenter son étendue ; que Neptune commande à la mer d'y jeter une quantité de vapeur beaucoup plus grande que la quantité ordinaire ; la résistance d'un air aussi surchargé sera beaucoup plus considérable ; l'action des vents sera presque insensible.

Neptune obéit ; toute l'atmosphère fut encombrée de vapeurs épaisses et dans un calme opiniâtre. Point de secousses, point d'ouragans, mais torpeur accablante. Les peuples, les animaux, les végétaux, tout languissait, tout succombait !

Ah ! Neptune, s'écria l'homme, reprends au plus vite ton présent funeste. Les contrariétés auxquelles les vents d'équinoxe nous exposent sont pénibles, mais elles ne durent pas longtemps ; au lieu que la stagnation qui nous engourdit semble devoir être éternelle !

Neptune rappela vers la mer les vapeurs surabondantes, le ciel s'éclaircit ; le soleil jeta librement ses feux sur la terre ; mais son action n'avait pas été préparée, elle fut brûlante ; le sol resta stérile ; le peuple fut malheureux !

L'année suivante, l'homme que Jupiter laissait maître de l'atmosphère ne songea plus à en prévenir les convulsions par le moyen dont il avait tant souffert ; mais la seule idée de ses convulsions lui dé-

plaisait encore; eh bien, dit-il, précipitons la crise, abrégeons-la. Nous la rendrons sans doute plus violente, mais si nous la réduisons à quelques jours, à un moment, ce moment sera bientôt passé.

Que Pluton, dieu de l'enfer, en ouvre les cataractes ; que les volcans jettent leurs feux dans l'atmosphère, lui donnent une mobilité excessive !

Pluton obéit, et à sa voix ténébreuse les gouffres infernaux vomissent sur la terre des torrents de laves ardentes et de gaz embrasés !

Grâce, grâce, s'écrie l'homme, que l'abîme entourait, que la foudre écrasait. Ah ! Pluton, que d'horribles désastres ! délivre-nous de tant d'effroi !

Pluton entend les cris de l'homme ; il arrête le cataclysme ; il le refoule vers les entrailles du globe; au fracas le plus terrible succède une morne stupeur.

L'homme respire encore; mais quel spectacle ! la terre ravagée, toutes les moissons perdues ; nouvelle année de détresse et de douleur !

Mais elle a rendu complète l'expérience de l'homme ; elle lui a donné la sagesse. Ah ! Jupiter, dit-il, tu sais mieux que nous ce qui nous est utile ou nécessaire, charge-toi seul de nos destins.

L'application est facile : Jupiter, c'est la nature et le système qui la conduit. Ce système a pour but de tenir tout en mouvement et cependant *en équilibre*...

ce qui ne peut avoir lieu que par le balancement croisé de tous les mouvements.

Lorsque ce balancement croisé se fait par voie de circulation libre et soutenue, il est paisible ; lorsque sa liberté est gênée, entravée, il y a souffrance, désordre, état critique ; les deux mouvements de direction opposée, au lieu de se succéder, de s'enchaîner en glissant l'un sur l'autre, s'égarent, s'entre-choquent dans le sens même des obstacles qui troublent leur régularité et que de concert ils s'efforcent d'écarter.

Mais s'ils sont livrés à eux-mêmes, leurs efforts ne sont jamais inutiles, parce que la tendance essentielle du mouvement croisé dans la nature est de se constituer en équilibre avec lui-même par voie de circulation soutenue; l'atmosphère le démontre. Son état normal autour de chaque hémisphère du globe est la succession circulaire des deux vents généraux, l'un qui vient de l'équateur et se rend vers le pôle en passant par les régions supérieures, l'autre qui par les régions inférieures revient du pôle vers l'équateur.

Cette distribution libre, régulière, qui tant qu'elle est maintenue fait la sérénité, la santé de l'atmosphère, est troublée de temps à autre, surtout aux deux équinoxes, par l'influence du soleil qui déplace alternativement sa prépondérance ; l'atmosphère alors, par cela seul qu'elle ne peut plus circuler

librement, régulièrement, se trouve en état de crise, en état de maladie; ce qui veut dire que, par un effort général de toute sa masse, elle lutte tout entière contre le trouble qui est venu la surprendre. Mais de cette lutte elle sort toujours victorieuse; elle parvient toujours à surmonter les causes qui ont dérangé sa circulation régulière; elle finit toujours par reprendre sa sérénité.

Cette alternative d'agitation et de calme, de trouble et de régularité va nous conduire à notre sujet par une analogie remarquable.

L'homme et la femme passent l'un et l'autre pendant le cours de leur existence par deux époques critiques, exactement placées comme les équinoxes de l'atmosphère : l'une, l'adolescence, équinoxe du printemps, mène l'homme et la femme de l'enfance à la jeunesse; l'autre, l'âge mûr, équinoxe d'automne, mène l'homme et la femme de la jeunesse à la vieillesse.

A ces deux époques le trouble du tempérament signale surtout dans la femme, l'un la fécondité qui arrive, l'autre la fécondité qui s'en va. N'en est-il pas de même dans la nature du trouble qu'elle éprouve au printemps et de celui qu'elle éprouve en automne? Dans cette arrière-saison elle mûrit, elle perfectionne les fruits qu'elle a produits pendant sa jeunesse; mais elle s'apprête à ne plus en produire.

Ici commence l'application médicale de notre apologue. Que de victimes la fausse prudence humaine n'a-t-elle pas faites en voulant influer sur le mouvement critique de l'adolescence et sur celui de l'âge mûr, tantôt pour les retarder, tantôt pour les précipiter! tandis que tout ce qu'il y avait à faire était de ne pas s'en affecter, de les livrer à leur marche naturelle, de n'invoquer contre eux le secours ni de Pluton, ni de Neptune.

Il en est de même de toutes les maladies : il n'y a dans le corps humain maladie réelle entraînant agitation, anxiété, en un mot mouvement critique signalé par la fièvre, que lorsque les deux impulsions essentielles et naturellement opposées, l'une qui marche du centre vers la circonférence, l'autre de la circonférence vers le centre, ont cessé, comme les deux vents généraux à l'équateur, de s'enchaîner l'une à l'autre, et, comme ces deux vents, s'entre-choquent dans le sein des obstacles opposés à leur circulation.

L'anatomie nous donne à cet égard une importante lumière; elle nous apprend que chaque organe dans le corps humain est pourvu de vaisseaux afférents, ou consacrés au mouvement de la circonférence vers le centre, et de vaisseaux efférents ou consacrés au mouvement du centre vers la circonférence.

La physiologie nous enseigne de plus que la capa-

cité d'action de ces deux ordres de vaisseaux dans chaque organe est essentiellement la même, puisque leur équilibre d'action constitue l'état normal ou la santé de l'organe. Lorsque cet équilibre est rompu, il y a maladie de l'organe, maladie locale; et par lui-même l'organe troublé travaille à se rétablir dans l'état normal.

Seul, il en aurait rarement la force, il a besoin de secours; mais quelle doit être la nature de ce secours, et quelle doit en être l'origine? A cet égard l'analogie encore va être notre guide.

Dans l'atmosphère, ce n'est pas seulement aux deux équinoxes que la masse générale réagit contre la perturbation qui a brisé sa circulation paisible; c'est encore à l'occasion de chaque perturbation locale et particulière, de chaque nuage formé dans son sein. Toute la masse de l'atmosphère est liée par cette solidarité intime qui fait le caractère essentiel des corps élastiques.

Il en est de même du corps de l'homme. De tous les êtres organisés, c'est celui dont la solidarité intime a le plus d'activité et de promptitude. Le trouble particulier d'un organe quelconque s'étend subitement à toute l'économie; réciproquement, toute l'économie témoigne par son anxiété, par sa fièvre, qu'elle réagit avec ensemble contre la cause du trouble particulier et travaille à l'effacer.

Une image parfaite de cette action réciproque est fournie par un concert. Lorsque toutes les parties qui le composent marchent ensemble, il y a calme et plaisir, c'est la santé de l'orchestre. Mais si une seule des parties concertantes presse ou ralentit la mesure, ou bien exhausse ou abaisse les sons qu'elle est chargée de faire entendre, tout l'orchestre s'émeut, palpite, s'irrite, commande à la partie rebelle de rentrer dans l'harmonie, et si elle s'y oppose, lui impose silence.

Telle est dans le corps humain la terminaison nécessaire de toute maladie partielle; c'est l'économie entière qui seule peut la guérir, soit en faisant rentrer dans l'équilibre organique la partie troublée, soit lorsque cette partie n'est pas d'importance majeure, en étouffant son action. Le concert alors demeure incomplet, mais puisqu'il y a encore équilibre organique entre les parties qui restent, c'est un concert encore.

Il suit de là que lorsqu'un de nos organes est tombé malade, lorsque par excès d'activité ou par indolence il trouble le concert de notre économie, notre soin unique doit être de soutenir la force vitale de tous nos autres organes, et pour la soutenir de l'employer, mais avec discrétion et prudence, afin de favoriser le mieux possible la combinaison médicale de leurs efforts.

A cet égard la nature nous donne des indications claires et faciles. Tout organe encore sain et libre prend du plaisir à exercer la fonction qui lui est confiée, et ensuite à se reposer de cet exercice. Plaisir de l'exercice, plaisir du repos, ou, plus exactement, plaisir dans l'augmentation de l'exercice, plaisir du ralentissement dans ce même exercice, tel est alternativement le besoin de chaque partie saine de notre système organique, depuis le cerveau jusqu'aux extrémités de nos mains et de nos pieds.

Il faut, lorsqu'on est malade, satisfaire ce double mouvement, mais toujours avec modération et en prévenant la fatigue ; car même dans l'état de santé pleine et entière, lorsque tous les organes appellent l'alternation de l'exercice et du repos, tout plaisir immodéré résulte d'un excès soit de repos, soit d'exercice accordé spécialement à un organe particulier, excès nécessairement pris sur l'exercice ou le repos de tous les autres, par conséquent destructeur de l'équilibre.

Comme le désir est en chacun de nous l'avant-coureur du plaisir, le vrai médecin, le médecin selon la nature, doit conseiller au malade qui le consulte, de s'accorder autant que sa position et l'intérêt d'autrui le lui permettent, l'usage modéré de tout ce qui dans ses idées et ses désirs est doux, innocent et simple.

Par opposition judicieuse à ce principe, le médecin selon la nature doit détourner le malade de jamais avoir recours à tout médicament qui lui répugnerait extraordinairement, à toute pratique qui l'effrayerait. Peu de saignées, parce qu'elles affaiblissent l'organe principal de la circulation et l'économie tout entière; peu d'abstinence, peu de purgations, parce qu'elles affaibliraient l'organe digestif et le corps.

Si l'on excepte les accidents subits et d'une grande violence, l'empoisonnement, par exemple, dont ne guérirait pas toujours un animal livré aux seules forces de la nature, qui pour cette raison, avant qu'il n'ait eu le temps de passer dans l'économie, réclame promptement un antidote énergique; si l'on ne considère que les maladies qui se forment tacitement, lentement, et dont les animaux comme l'homme sont susceptibles, on proscrira tout ce que l'on est convenu d'appeler remède, parce que l'instinct animal le proscrit, parce qu'il n'est pas une seule de ces substances nommées remèdes qui ne porte atteinte à l'ensemble de l'économie, qui par conséquent n'entrave ses opérations médicales, ses efforts curatifs.

Si les animaux, lorsqu'ils sont malades, s'en affectaient comme l'homme, s'ils craignaient de ne pas faire assez, ni assez tôt pour guérir, leurs guérisons cesseraient d'être faciles, radicales.

Cet apologue est exubérant de vérité ; car ce qui est exactement vrai pour l'univers ou le grand monde, l'est également pour l'homme ou le petit monde, attendu qu'il en est des tourmentes de l'organisme comme de celles du globe; elles demandent plutôt à être respectées qu'enrayées par la main inquiète et agitée de l'homme !

Deux recherches importantes dominent l'attention du médecin au lit du malade ; l'une a pour objet la connaissance de la cause du mal, l'autre la connaissance de la constitution et des forces du malade.

L'étude de la cause morbifique embrasse par extension la notion expérimentale de tout ce dont on use, dont on souffre ou dont on jouit pendant le cours de la vie, c'est-à-dire la connaissance de toutes les choses qui exercent ou peuvent exercer sur tout ou partie de l'économie une influence favorable ou nuisible.

Ces choses forment six classes principales qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler la matière de l'hygiène ; ce sont :

1° Les choses environnantes, telles que l'air et les principes qu'il contient, la chaleur, l'électricité, la lumière, etc.

2° Les choses qu'on applique à la surface du corps, telles que les vêtements, les habillements, les cosmétiques, les bains.

3° Les aliments et les boissons, et tout ce qui se rattache à leur préparation.

4° Les produits qui doivent être expulsés du corps.

5° Les choses qui ont rapport à la locomotion, les mouvements généraux et partiels, le sommeil et la veille.

6° Toutes les choses qui ont trait à l'exercice des fonctions intellectuelles ou à l'état de la sensibilité, comme les travaux de la pensée et les passions.

L'étude de la force vitale et de l'énergie morale embrasse l'étude approfondie de la constitution, du tempérament et du caractère. Elle forme le complément et, pour ainsi dire, le couronnement de l'œuvre du médecin dans la recherche laborieuse qu'il est obligé de faire avant d'entreprendre la cure d'une maladie et le traitement d'un malade.

C'est de la constitution du malade, et surtout de l'état et de la somme de ses forces que dépend sa guérison. Ce sont ces forces radicales qu'Hippocrate désignait, dans son langage discret, sous le nom de forces de la nature et qu'il évoquait quand il invoquait la nature.

Donc, qu'on le sache bien, le mot force est un mot sacré en médecine; il exprime ce qu'il y a de plus important à connaître dans l'étude de la maladie, il empêche le médecin de s'égarer étourdiment dans le chaos des propriétés vitales (sensibilité, con-

tractilité, irritabilité) qu'on désigne fastueusement aujourd'hui sous le nom de propriétés d'ordre organique ; il lui donne une idée plus simple et plus vraie des phénomènes de la vie, et il offre par-dessus tout l'immense avantage de lui faire étudier la vie dans son unité, dans ses horizons les plus vastes et sous les points de vue les plus étendus.

Voilà en résumé toute la médecine théorique, car voilà en définitive toute la doctrine hippocratique, l'œuvre par excellence, soit qu'on l'oppose à la doctrine des philosophes, soit qu'on la compare aux plus belles conceptions du génie.

Pour se convaincre de cette vérité, qui pourrait paraître exagérée, il n'y a qu'une chose à faire : c'est d'examiner l'impression qu'exerce sur les esprits la lecture des œuvres d'Hippocrate et de la comparer à celle que produit la lecture des œuvres des plus grands écrivains ; que remarque-t-on ?

Tous ceux qui cultivent les lettres éprouvent un vif et profond sentiment d'admiration en lisant Homère, dont sept villes se sont disputé l'honneur de lui avoir donné le jour. L'*Iliade* ou l'*Odyssée* les enflamment; ils sont émerveillés, enchantés, ils mesurent avec étonnement la vigueur du génie qui a réalisé une si belle création ; leur enthousiasme s'exprime par des cris, des trépignements et des transports ; mais en réalité, ils sont plus émus et plus

emportés que vraiment confondus ou absorbés!

Ceux, au contraire, qui lisent Hippocrate et qui le comprennent, éprouvent une volupté plus recueillie et leurs sentiments s'épanchent d'une manière toute différente ; ils ne crient pas, ils réfléchissent ou plutôt ils sont plongés dans une profonde et délicieuse extase.

Or, nous le demandons, quelle est la plus intime et la plus éloquente de ces deux manifestations? l'antiquité nous l'apprend en représentant Niobé changée en rocher par la douleur d'avoir vu mourir ses quatorze enfants...!

En cela, l'antiquité a parfaitement calqué la nature, car toute grande douleur est muette, tout plaisir excessif est recueilli ; telle est la leçon de tous les jours.

Ainsi donc, en jugeant les œuvres d'Homère et celles d'Hippocrate d'après le sentiment général qu'elles font naître, on est forcé par la vérité même de mettre celles d'Hippocrate au premier rang.

Mais, comme il entre dans la nature de l'homme de préférer ceux qui l'amusent à ceux qui l'instruisent, Homère a été beaucoup plus apprécié qu'Hippocrate, même par des esprits supérieurs. Ainsi, Alexandre le portait aux nues! On rapporte qu'il mettait l'*Iliade* sous le chevet de son lit, avec son épée, et qu'après l'avoir relue cent fois, il ordonna de la

déposer dans la cassette de Darius, en disant à ses courtisans stupéfaits, mais dociles, qu'il entendait que l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain fût renfermé dans la cassette la plus précieuse de l'univers.

Maintenant, faisons ramarquer que dans tous les temps et dans toutes les contrées du globe les hommes qui ont le plus honoré notre art et qui se sont montrés les plus utiles à l'humanité ont toujours été des hommes plus instruits dans la connaissance des lois de la nature humaine que versés dans l'histoire et la pratique des autres sciences, ce qui s'explique parfaitement, en effet, plus on connaît de choses relatives à la nature vivante, plus on est au courant de ce qui se passe dans l'organisme sain et malade, et plus on est réellement médecin dans toute l'acception du mot.

De même, plus on est habile à lier les faits par leurs rapports mutuels sans le secours de notions étrangères à l'art médical et plus on est sûr de ce qu'on fait et par conséquent plus on est maître des moyens qu'on emploie pour obtenir la guérison.

Mais malheureusement, cette condition de beaucoup savoir dans la science de la vie porte en quelque sorte avec elle sa fatalité, car il est bien avéré que toute tête qui n'est ni assez vaste, ni assez forte pour embrasser et comprendre la totalité des idées

acquises sur les lois de la vie, ne peut jamais être celle d'un grand médecin; voilà pourquoi on compte tant de manœuvres, tant d'apprentis condamnés à ne jamais servir que sous les yeux du maître appelé en consultation, et qu'on rencontre, au contraire, si peu d'architectes destinés à faire progresser l'art et à élever dans la science des monuments durables.

En résumé, la médecine est une science jalouse qui veut qu'on s'occupe d'elle et toujours d'elle, parce qu'elle sait qu'on ne peut apprendre beaucoup de choses étrangères à elle qu'à la condition de ne la pas connaître elle-même; c'est sans doute ce qui a fait dire à Cabanis « qu'il faut s'occuper de la médecine toute sa vie, et, que pour la bien savoir il ne faut jamais *cesser* de l'apprendre. »

CHAPITRE X

DE L'ART MÉDICAL

« Quand je suis sorti de l'université je connaissais vingt remèdes, au moins, pour chaque maladie... ! Maintenant, que j'ai vécu, il y a plus de vingt maladies pour lesquelles je ne connais pas un remède ! »
(GREGORY.)

La médecine n'est pas née pour charmer les loisirs du savant, ni pour exercer agréablement l'esprit de discussion, elle a un but plus utile et plus élevé.

Elle tend essentiellement à parvenir, par l'étude des lois générales de la vie et des conditions fondamentales de la santé, à former, à développer et à augmenter un art qu'on a toujours appelé l'art salutaire et quelquefois l'art divin.

Cet art résulte beaucoup plus de l'application directe des principes les plus rapprochés de l'observation et de l'expérience que de la mise en pratique des principes que lui apportent les autres sciences.

Cela se conçoit parfaitement, car en effet, plus la chaîne d'un raisonnement est étendue, et moins elle étreint l'objet qu'elle embrasse ; plus la lumière est éloignée du foyer, et moins son jet est vif et vigoureux. — Il arrive même souvent dans ce dernier cas, que la lumière de la science, au lieu d'éclairer l'esprit, ne fait, au contraire, que favoriser ses illusions; — Or, il vaut mieux certainement n'y pas voir du tout, que de se laisser guider par une lumière aussi trompeuse.

Ainsi donc, en médecine, la lumière nous vient directement de la nature, par qui seule on apprend à guérir, et c'est parce que Hippocrate a su saisir, deviner et comprendre la nature, qu'il est parvenu à *créer l'art médical*, qui comme tous les autres arts n'est, en définitive, qu'une imitation savante de la nature.

En effet, examinons avec attention ce qui se passe tous les jours autour de nous, et nous reconnaîtrons que les meilleurs procédés de la médecine ne sont que des copies heureuses de la nature.

Ainsi, par exemple, que fait la nature chez un sujet dont le sang recèle et charrie des principes morbifiques, ou des ferments capables de devenir pour l'organisme des causes violentes de maladie, sinon des causes de destruction totale ?

Elle dépouille, elle débarrasse l'économie de ces

levains ou de ces ferments morbifiques, en provoquant, selon les circonstances, tantôt des efflorescences, des éruptions ou des dépôts; tantôt des sécrétions ou des excrétions. Elle pousse l'humeur dartreuse à la peau; l'acrimonie laiteuse sur le tissu cellulaire; l'humeur scrofuleuse ou cancéreuse sur les glandes; le principe rhumatismal sur les muscles et les larges membranes; le principe goutteux sur les petites articulations et les jointures; le virus syphilitique sur les membranes muqueuses et sur les os.

Maintenant que fait le médecin hippocratiste? il observe avec attention tous les mouvements, toutes les opérations de la nature, et, quand l'occasion se présente, il cherche autant que possible à les imiter.

De plus, il favorise ou soutient les efforts de la nature quand ils existent; il les provoque quand ils n'existent pas; il les excite quand ils ne s'exercent qu'incomplétement; il les calme, les adoucit ou les règle quand ils sont ou trop rapides ou trop violents ou irréguliers. — Il trouve des agents pour cela dans les arsenaux de la pharmacie, qui sont toujours encombrés de substances ou de préparations tant magistrales qu'officinales qui n'ont d'autre but que d'obtenir ces résultats.

L'art médical dirigé par le médecin imite en toute chose la nature; — ainsi, à l'aide des saignées il

imite les hémorrhagies spontanées de la nature; — à l'aide des émétiques et des purgatifs il imite les vomissements et les évacuations critiques qu'elle emploie si souvent d'une manière favorable pendant le cours des maladies.

L'art imite encore la nature, soit en prescrivant des boissons abondantes ou des bains très-chauds et animés qui produisent ou prolongent les salutaires effets des sueurs; — soit, en établissant des vésicatoires ou des sétons qui remplacent les éruptions chroniques bienfaisantes que la nature développe à la peau et qui enchaînent ou paralysent des effets morbides qui, sans ce *secours*, pourraient devenir désastreux !

Dans d'autres circonstances, l'art pratique sur les tissus des incisions qui tiennent lieu des dépôts à l'aide desquels la nature ouvre la peau.

Dans des douleurs très-aiguës, la nature entraîne celui qui souffre à porter rapidement la main sur le siége même de sa douleur pour y exercer une compression; au front, par exemple, s'il s'agit d'une migraine; à la joue, pour calmer une rage de dents; au ventre, pour apaiser de déchirantes coliques.

Eh bien, par une sage imitation, par une imitation réfléchie des mouvements instinctifs de la nature, l'art médical emploie la compression dans les mêmes circonstances et dans beaucoup d'autres.

Et, si par ce moyen il ne parvient pas toujours à faire cesser la douleur, du moins il la soulage, il l'apaise et quelquefois il l'assoupit en produisant une défaillance accidentelle dans la partie affectée, par l'arrêt momentané de la circulation nerveuse, dont dépend dans l'économie la sensibilité et le mouvement.

La compression présente de plus l'avantage immense de pouvoir être établie à volonté sur le siége et loin du siége de la maladie.

Dans d'autres circonstances, la nature assoupit la douleur par le sommeil; l'art imite encore la nature sous ce rapport, et il arrive aux mêmes résultats qu'elle, à l'aide de l'opium et de ses préparations qui font dormir *parce qu'elles font dormir*, comme disait Molière, mais qui font aussi des merveilles, ce qu'a oublié de dire le grand écrivain.

Oui, l'opium est un agent précieux, mystérieux, extraordinaire, héroïque! Sydenham le savait si bien qu'il répétait souvent que « sans son secours il renoncerait à exercer la médecine. » Hufeland fait aussi le plus grand éloge de l'opium; il dit même quelque part: «La nature elle-même semble avoir voulu le recommander à notre attention en plaçant une couronne sur le sommet des capsules du pavot dont on l'extrait.» Enfin, Wedel s'écrie en parlant de l'opium: « C'est une ancre sacrée entre des mains habiles;

c'est la barque de Caron entre des mains imprudentes! *Sacra vitæ anchora, circumspecto agentibus est opium; cymba Charontis in manu imperiti.*»

Enfin, par le sage et dernier emploi que la nature fait de la gangrène, elle nous apprend à sacrifier par le fer ou par le feu un organe important qui ne peut plus, ou ne doit plus vivre. Cette leçon n'est jamais perdue pour le chirurgien : il coupe, il sépare, il enlève les chairs, il abat les membres, il détruit impitoyablement tout ce qui est mort ou devenu inutile, et par ces opérations cruelles, mais nécessaires, il ne fait encore qu'imiter fidèlement et avantageusement les actes de la nature désespérée!

Mais, dans toutes ces poignantes nécessités de l'art, il est pour le médecin un devoir sacré, un devoir suprême qui domine tous les autres : c'est d'employer tous ses efforts à ranimer ou à faire naître chez ses malades cette ferme volonté de guérir, que Sénèque appelait si judicieusement le commencement de la guérison, et qui en constitue véritablement la condition la plus favorable.

Tu veux guérir, tu guériras, disait au soldat malade, notre vénéré et très-savant maître, le professeur Tourdes (de Strasbourg). Et ses paroles s'accomplissaient comme par miracle, même lorsqu'elles s'adressaient à des sujets réduits à la dernière extrémité! Il est juste d'ajouter que le professeur Tourdes était

un digne médecin selon la nature, et qu'il sut toujours résister avec une dignité calme et ferme aux séductions de la doctrine de Broussais, qui en ce temps-là, régnait sans partage dans tous les hôpitaux militaires souverainement peuplés des zélés missionnaires du fougueux agitateur !

Il arrive quelquefois qu'une faiblesse générale et progressive, que des défaillances répétées annoncent que le malade encourt un grand danger ; qu'un de ses organes les plus indispensables à la vie est profondément atteint et affecté :... on dirait que par ces symptômes plus saisissants et plus effrayants que les autres, la nature inquiète cherche à nous donner le dernier signal du danger qui menace le malade !

Que faut-il faire en pareille circonstance ? Que faut-il entreprendre dans ces moments suprêmes ? Rien, ou à peu près rien, pharmaceutiquement parlant, mais beaucoup moralement parlant.

De nouveaux horizons s'ouvrent aux yeux du médecin et lui indiquent d'autres voies à suivre .. La réflexion lui apprend qu'il est de son devoir de veiller sur l'âme de celui qui s'éteint, et de n'y laisser pénétrer que des pensées rassurantes, parce que l'espérance est jusqu'au dernier moment l'aliment du courage.

En conséquence, tantôt il le laisse pleurer sur sa

propre douleur, rendant ainsi un hommage indirect à cette pensée si profonde de madame de Staël : « Rien ne soulage mieux la douleur que la possibilité de pleurer sur sa propre destinée, et de prendre, à soi, cette sorte d'intérêt qui fait de nous deux êtres séparés dont l'un a pitié de l'autre. » Tantôt, au contraire, il le brusque délicatement, afin d'opérer sur son moral une révulsion salutaire ; et par ces moyens sagement unis à des lueurs d'espérance habilement ménagées, il le conduit paisiblement jusqu'au terme où l'agonie bienfaisante s'empare de lui pour troubler ou pour suspendre toutes les facultés de son âme au moment où l'espérance, cette dernière mourante, perd elle-même son empire.

La philosophie de la médecine établit une séparation radicale entre la science médicale et l'art médical. Rien n'est plus fondé que cette séparation, car si la science médicale n'est que la collection raisonnée des principes généraux de la médecine, si à la rigueur on peut, sans avoir recours à elle, imiter quelques procédés de la nature, on ne peut du moins jamais acquérir sans son secours une grande supériorité dans la pratique, par la raison qu'elle est la lumière des théories et la source de toutes les vérités physiologiques, pathologiques et thérapeutiques ; donc la science médicale exerce réellement un rôle à part.

Mais, d'un autre côté, s'il est vrai que la science

médicale existe indépendamment de l'art médical, il n'est pas moins certain que la connaissance de l'art est indispensable au médecin, et même que le médecin n'est réellement praticien ou guérisseur, qu'autant qu'il est initié aux procédés de l'art et aux difficultés de ses règles : donc, l'art médical a aussi son importance particulière.

Nous en tirons cette conséquence, qu'il faut absolument que le médecin se livre avec une ardeur égale et soutenue, *d'abord* à l'étude des principes, des méthodes et des lois de la médecine, c'est-à-dire à l'étude de la science médicale ; et *ensuite* à l'étude des règles qui constituent et affirment la pratique médicale, c'est-à-dire à l'étude de l'art médical.

Tout art consiste dans l'application méthodique et raisonnée des principes généraux fondés par la science que domine les faits qui lui sont propres ; en d'autres termes, tout art est une science appliquée ; donc la médecine est un art, l'art de soigner les malades et de traiter les maladies ; elle est l'ensemble des règles et des procédés dont l'observance et l'application opportune conduisent à la guérison des maladies.

L'art médical est très-étendu et très-compliqué ; il exige mille connaissances diverses et principalement la connaissance parfaite de la pathologie qui est l'histoire naturelle de l'homme malade, c'est-

à-dire l'histoire de l'économie animale réagissant en vertu de ses lois de conservation et de guérison.

L'art médical exige pour atteindre le but qu'il se propose : 1° la connaissance de la matière médicale qui est la science des substances médicinales et médicamenteuses ; 2° la connaissance de la botanique, de la pharmacie et de la chimie qui enseignent l'art de récolter, de choisir les plantes, et de préparer les médicaments ; 3° la connaissance de la posologie qui apprend à doser les médicaments ; 4° la connaissance de la thérapeutique générale, qui domine toutes ces connaissances et qui est à la fois la science des principes, des indications et de l'opportunité, et l'art de diriger savamment et prudemment les forces de la nature et les ressources de la vie.

Nous l'avons déjà dit : Tout art qui n'est pas rigoureusement le produit d'une science appliquée est un art sans principes, c'est-à-dire un métier, une routine ; de même que toute collection d'idées ou de connaissances qui n'est pas susceptible d'être érigée en théorie sous la discipline d'un fait-principe, n'est pas une science, mais simplement une utopie, une fiction !

En résumé, l'art médical en action est l'habileté même du médecin essayant d'imiter le travail ordinaire de la nature, cherchant elle-même, suivant les circonstances et les éventualités, à combattre les

causes morbifiques et à réparer le mal occasionné par elles ; œuvre admirable à laquelle se rattachent comme à leur fin une grande partie des phénomènes qui caractérisent l'état morbide.

Voilà l'art médical tel que l'ont compris et tel que nous l'ont transmis les plus grands maîtres, Hippocrate, Galien, Sthal, Hufeland, Zimmermann, Boerhaave ; il a pour bases les lois éternelles de la nature, et pour principe l'ordre de Dieu.

Après en avoir médité les dogmes et les règles on arrive à cette conclusion : que la vraie médecine est celle qui, fondée sur la connaissance de la force médicatrice de la nature, respecte dans tout ce qu'elle entreprend l'importante loi de la vie et la spontanéité de ses actes ; que le médecin n'est pas, comme on le répète, l'agent direct de la guérison, mais seulement l'interprète, le ministre de la nature, exerçant sa puissance en vertu des lois qui lui sont propres.

Mais quelle est la puissance de l'art, quelle est sa portée, quelles sont ses limites ?

Hufeland répond :

« Quelquefois, en éloignant la cause existante, l'art peut faire cesser la maladie et rendre inutile la médication interne et prolongée ; ainsi par exemple, en enlevant une épine, une balle, un projectile, un corps étranger ; ou bien encore en débarrassant l'économie d'un virus, d'un principe toxique ou vé-

néneux, ou simplement d'une trop grande accumulation d'aliments.

» Dans d'autres circonstances, quand par exemple les forces de la nature sont si exaltées et si impatientes qu'elles entravent la guérison, ou qu'elles fatiguent ou lèsent des organes importants, l'art intervient et, en ramenant les forces au degré d'action nécessaire au but qu'il a pour objet, il prévient les accidents et facilite le rétablissement du malade.

» Enfin, quand la nature ne possède pas les forces nécessaires pour opérer le travail médicateur, l'art arrive encore à son secours ; il relève les forces du malade par des moyens sagement appropriés, et il met ainsi l'organisme dans les conditions qui peuvent amener et qui amènent insensiblement la guérison. »

Ainsi, l'art médical est modeste, patient et calme ; il ne s'élance point ; il ne se précipite pas, mais, éclairé par l'observation clinique, il trace avec discernement l'histoire naturelle de chaque maladie de manière à faire distinguer les divers états morbides et à permettre ainsi d'employer avec sûreté les divers moyens sur la valeur desquels une longue expérience a prononcé.

L'art s'occupe des indications, mais il ne cherche à connaître ni l'essence de la maladie, ni la manière

par laquelle tel ou tel remède guérit ; enfin, quand il s'établit un désaccord entre l'interprétation théorique et l'observation clinique, c'est toujours à cette dernière que l'art accorde la préférence, parce qu'il sait qu'il n'y a point à hésiter entre la théorie ambitieuse qui explique et qui tue, et l'art modeste et discret qui ne dit mot, mais qui soulage et qui guérit.

L'art médical est indépendant de toutes les sciences qui constituent ses apanages ; il existerait même, alors que ces sciences n'existeraient pas ; c'est-à-dire quand la physique, la chimie et même l'anatomie ne seraient pas enseignées ! — Or, croyez-le bien, ceci n'est pas un paradoxe, c'est l'histoire même qui parle. Elle nous apprend que l'art médical est né de la douleur ; que les besoins des peuples l'ont évoqué ; que la fécondité de l'observation l'a créé ; que l'expérience l'a fortifié, et que, par mille titres, son indépendance est un droit.

Ainsi, la vie, les êtres organisés et la connaissance des lois qui les dirigent, voilà ses vastes horizons, et voilà les mines dont il extrait ses véritables richesses. C'est pourquoi Hippocrate a dit « que la connaissance de la vie et l'exercice de la médecine pouvaient seules donner des principes fondés sur la nature de l'homme et sur les soins qu'il réclame, et que tout ce que des personnes étrangères à l'art de

guérir avaient écrit sur la médecine était bon tout au plus pour des peintres, attendu qu'elles n'avaient décrit que les formes extérieures de la santé et de la maladie sans remonter aux lois expérimentales des phénomènes vitaux. »

L'art médical associe deux sortes d'esprit qui semblent s'exclure au premier abord : ce sont l'esprit d'observation et l'esprit d'innovation ; cette association est très-facile dans les autres arts, parce que les progrès y sont nets, tranchés et franchement dessinés ; mais en médecine, elle est pleine de difficultés, parce que là, les progrès sont incertains, mal définis, entachés souvent d'exagération, et qu'il faut être doué d'un caractère ferme et bien trempé, pour ne pas se laisser entraîner par le courant d'éloges que prodiguent aux vérités nouvelles les hommes qui ont participé à leur découverte, et qui ont presque toujours une certaine autorité dans la science.

Du reste, selon la remarque profonde de Frédéric Bérard (de Montpellier), la médecine n'a rien tant à redouter qu'un désir téméraire de tout innover et de tout perfectionner ; rien n'y est plus difficile à diriger que l'esprit de perfectionnement de manière à le mettre en harmonie avec l'esprit de conservation ; la politique seule présente d'aussi grandes difficultés et exige une aussi grande habileté de la

part de celui qui entreprend de réaliser cette heureuse association.

Les autres sciences sont achevées dans la plus grande partie de leurs dogmes ; on peut par conséquent les augmenter de vérités nouvelles qui ne dérangent en rien l'ensemble des vérités déjà acquises ; bien plus, ces découvertes viennent se placer d'elles-mêmes à côté des vérités anciennes.

En médecine, au contraire, sauf ses principes et sa base, aucune partie n'est, à proprement parler, complétement achevée; les points les mieux affermis sont sans cesse repris par de nouveaux architectes, et chaque pièce qu'on apporte, ébranle un édifice qui tout en étant terminé peut recevoir encore, dans quelques-unes de ses parties, de nouvelles pierres d'attente ou de rechange.

D'autre part, l'art médical est si vaste, si étendu, si chargé d'observations, et ces observations sont elles-mêmes si variées, si compliquées dans leurs détails infinis, qu'un pareil art ne saurait être l'œuvre d'un seul homme, d'une seule corporation, ni même d'un seul siècle ; il ne peut par conséquent être complétement exposé, développé et démontré dans un seul ouvrage.

Donc, ce n'est pas dans un seul livre, mais dans tous les livres des grands observateurs qu'il faut étudier, apprendre et méditer l'art médical.

— Ici, l'érudition la plus étendue et la plus profonde n'est pas de luxe ; elle est, au contraire, une condition essentielle et fondamentale et même, pour être complète, elle doit porter sur la totalité des textes et non sur des fragments, ou sur des extraits plus ou moins fidèles, plus ou moins écourtés ou allongés, qui enlèvent au livre original le souffle, le caractère vivant, qui lui est propre et qui l'anime.

La lecture attentive et assidue des bons auteurs ne suffit même pas encore, en médecine ; il faut que celui qui fait cette lecture, possède en soi, par une sorte d'anticipation native, une grande sagacité des sens et quelques grains de bon esprit.

Du reste, ces exigences de la médecine sont communes aux autres arts ; ainsi les règles seules de la peinture ne font pas un grand peintre ! les règles seules de la musique ne font pas un grand musicien !... il faut que la nature ait préalablement jeté ses semences sur l'artiste ; par elles seulement on naît poëte, musicien ou médecin, comme on naît danseur, architecte ou géomètre. A la vérité le génie, le tact, le goût, le talent, se développent considérablement par l'exercice, sous la chaleur même des principes et des règles amassés par l'observation ; mais, néanmoins, il faut avant tout qu'on porte en soi le germe primitif et fécond de ces facultés précieuses.

D'autre part, comme les légitimes conceptions de

l'art médical ne sont en définitive que des sommes de sensations amassées et collectionnées au lit du malade par l'esprit d'observation, elles ne peuvent réellement être fournies que par les objets ou les tableaux vivants qui les font naître ; par conséquent la lecture ne peut encore enseigner sous ce rapport que ce qu'on a déjà appris ou à peu près, dans les hôpitaux et dans les cliniques.

Néanmoins, quand les livres sont rédigés dans un bon esprit et d'après les règles sévères d'une sage critique ; quand ils représentent fidèlement les faits et leur enchaînement légitime, ils deviennent pour l'esprit de puissants auxiliaires, soit en jetant sur les objets un jour plus vif et plus net, soit en gravant plus profondément dans la mémoire des images, des impressions ou des événements qui n'avaient été que légèrement ou imparfaitement saisis au passage.

Ainsi donc, la lecture des livres originaux est en médecine une condition essentielle et d'autant plus nécessaire que, de même qu'on ne peut devenir un grand poëte sans avoir lu Homère, Virgile ou Racine, de même, on ne peut devenir un grand médecin sans avoir médité Hippocrate, Galien ou Fernel.

Cependant, le point essentiel ne consiste pas à pâlir, à mourir sur les livres ; à les dévorer, à les ronger à la manière du *Ptinus fur* ou du *Ptinus molle* de nos bibliothèques, qui ont leurs imitateurs

dans l'espèce humaine ; ni à torturer le texte ou à épuiser la veine des immortels ouvrages des grands maîtres ! mais il consiste plus sensément à chercher, à étudier l'esprit qui anime ces ouvrages, à se pénétrer de cet esprit et à tâcher de s'assimiler une parcelle du génie qui a présidé à leur enfantement ; car, dans un art qui échappe aux données absolues, et qui sur beaucoup de points, compte presque autant d'exceptions que de règles, il est bon, il est salutaire de subir l'influence contagieuse et inspiratrice de ses législateurs suprêmes.

Dans les autres arts, dans celui de la guerre par exemple, il existe des règles fixes, invariables, absolues, qui soutiennent et captivent la volonté; qui l'arrêtent ou qui la défendent contre les inspirations impatientes et trop exaltées des passions. Mais en médecine rien de semblable ne se voit ; au contraire, toutes les émotions, toutes les inspirations, tous les entraînements ont leur champ libre et ouvert, et les règles ordinaires sont trop faibles ou trop molles pour arrêter les bonds d'un esprit aussi ardent et aussi vif que celui d'un Paracelse ou d'un Récamier; d'où il advient que les théories dérivent plus souvent de quelque aperçu hardi ou de quelque hypothèse impétueuse que d'une froide et profonde conviction scientifique !

Mais, en revanche, que de vues rapides, que d'au-

daces d'intuition, que de révélations sublimes, que d'éclairs de génie rayonnent de ces têtes en feu et réalisent en un instant, à la stupéfaction de tous, des choses réputées jusque-là impossibles! Récamier, Broussais, Cajol, Double, si froid, et le sage Chomel, ont été à Paris, dans nos temps modernes, de ces foudres d'action, de ces illuminés, qui ont accompli des merveilles, sinon des miracles!

L'art médical exige plus que tout autre, de la part de celui qui l'exerce, un esprit fort, un caractère énergique, une raison supérieure, et par-dessus tout l'amour de l'humanité, le désir ardent de faire le bien. De plus, il faut que le médecin ait le courage de s'interroger, de se juger et même de se blâmer quelquefois!

Il le faut, car le public qui, dans les autres arts a le droit d'intervenir et de juger les faits, ne peut pas décemment s'improviser expert en médecine et peser avec autorité les faits et gestes du médecin ; le médecin seul est compétent dans l'espèce, comme on dit au palais; mais, hélas! il paye bien cher ce privilége, car il n'a pour châtiment ou pour récompense de ses efforts et de ses œuvres que l'aveu tacite de sa conscience.

Ici s'arrêtent les considérations générales qui devaient précéder, comme prolégomènes, l'exposition technique des principes de l'art; nous allons mainte-

nant tracer rapidement le tableau de ces principes.

L'art médical repose sur cet axiome fondamental : La nature seule guérit les maladies ; *sola natura medicatrix*. Ce dogme remonte à Hippocrate, c'est lui qui l'a fondé et qui l'a développé quand il a dit : « La médecine est l'art d'imiter les procédés curatifs de la nature : *Ars curandi qua via curat sua sponte natura.* »

Ce principe est la base même de la science et de l'art ; et la raison appuyée sur l'observation et sur l'expérience répète depuis deux mille ans que la vraie médecine consiste à épier, à étudier la nature, à l'aider, à la relever et à la diriger suivant les circonstances.

Elle ajoute, par complément, que le vrai médecin est celui qui se constitue l'interprète et le ministre de cette sagesse admirable qu'on appelle la nature.

Dans ces conditions, si simples en apparence, la part du médecin n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire au premier abord ; elle est, au contraire, hérissée de difficultés et de complications ; et pour en triompher, il faut que le médecin déploie beaucoup de sagacité et beaucoup de bon sens. En effet, comme la nature n'agit jamais qu'en raison des lois qui lui sont imposées, le médecin doit posséder un jugement bien solide pour démêler ces lois, de façon à tirer parti de leur enseignement.

Le premier devoir du médecin est d'étudier la nanière dont la nature se comporte dans les maladies : *Primum operum medici est opus naturæ.* Voilà e point de départ ou le principe.

La nature, dans son travail de réaction, agit de rois manières : par expulsion de la cause morbifique, ar neutralisation de cette cause, par régénération. oilà la voie ouverte et l'œuvre du médecin toute racée ; voilà, avec la connaissance de l'occasion et e l'opportunité, les données nécessaires pour aborer la pratique et exercer la médecine d'une manière aisonnable et salutaire.

Mais, malheureusement, il y a peu de têtes orgaisées pour résoudre les problèmes que soulève le avail d'analyse et de synthèse imposé par ces quesons préliminaires : quelle est la cause du mal? uelle est la part de l'affection ? quelle est celle de la action ? où tendent les efforts de la nature ?

D'autre part, dans cette masse d'individus qui se récipitent comme une avalanche dans la médecine, lutôt par spéculation que par vocation, plutôt par vaine gloriole d'exercer, en s'amusant, une profeson lucrative et honorable, que par la noble ambion de consacrer leur vie à un véritable sacerdoce, il en a tant qui ne sont nés que pour le menu tripoge des choses, qu'en vérité on ne doit guère être urpris d'en rencontrer de tous côtés qui se four-

voient dans les domaines de l'art où ils ne font qu'étaler au grand jour leur inexorable incapacité.

Du reste, leur vie et leurs exploits présentent une grande leçon d'histoire dont il faut profiter, qu'on soit homme du monde ou médecin. Dans le premier cas, pour ne choisir son médecin qu'avec une entière connaissance de cause; dans le second cas, pour ne pas considérer comme un médecin celui qui n'en aurait que le nom. Car Hippocrate nous l'apprend lui-même dans son admirable chapitre de la loi : « le monde regorge de ces infortunés! *Sic et medici fama quidem ac nomine multi, re autem ac opera per pauci!* »

Le premier soin du médecin, homme de l'art, est d'étudier à fond le malade qui le fait appeler, et de se faire une idée aussi exacte que possible de sa force vitale ou radicale, de sa constitution, de son tempérament, de son caractère et de son moral.

Il doit chercher ensuite à découvrir par une investigation profonde la cause du mal qu'il a à combattre et la nature de cette cause; c'est-à-dire si elle est accidentelle ou permanente, héréditaire ou acquise, physique ou morale. Une fois renseigné sur ces points importants, il peut agir.

Il commence par relever le moral du malade, afin de le placer immédiatement dans la condition la plus

favorable à sa guérison ; il s'attache ensuite à expulser, à neutraliser ou à détruire la cause morbifique. Et pour cela, selon l'état des choses et selon le but indiqué par les tendances de la nature, il enlève ce qui est superflu, il ajoute ce qui manque, il corrige ce qui pèche ; il prescrit le régime à suivre, il règle l'alimentation, et en agissant ainsi, il ménage, il économise, et quelquefois même il augmente les forces du malade, c'est-à-dire les forces mêmes de la vie hors desquelles il n'y a point de salut.

On dit en plaisantant, en forçant, ou plutôt en altérant le texte d'Hippocrate : « C'est faire une excellente médecine que de n'en pas faire du tout. » Il y a sans doute de l'exagération et quelque chose d'emporté dans cette façon d'interpréter les paroles du père de la médecine, mais au fond même de cette satire il y a bien aussi quelque sel de vérité.

Ainsi, par exemple, il est bien certain qu'en dehors des ressources actives et rapides de la médecine auxquelles on a recours dans les cas extrêmes, il y a une infinité de moyens hygiéniques et moraux qui, habilement combinés et dirigés, parviennent très-souvent à triompher des affections les plus violentes et les plus redoutables en apparence, quand on a la patience de continuer à les employer lentement, prudemment et méthodiquement.

En effet, le luxe de la propreté, le renouvellement

de l'air, la température habilement ménagée, l'éloignement des personnes inutiles qui entourent le malade, la sage direction du régime, le choix intelligent de l'alimentation ; l'observance prudente de la diète, qui n'est autre que la liberté d'agir accordée sans restriction à la nature médicatrice; le repos salutaire qui favorise cette action; et enfin l'envahissement absolu de la confiance du malade, sont autant de moyens simples et fidèles à l'aide desquels on sauve les malades, particulièrement dans les cas extrêmes et désespérés où le médecin lui-même ne comptant plus sur les ressources de son art, abandonne stoïquement le reste à la puissance inépuisable et miraculeuse de la nature.

Or, répétons-le bien pour l'édification de notre prochain, cette méthode naturelle, cette méthode de presbytère, comme dirait notre excellent ami le docteur Munaret, apporte en définitive plus de soulagement au malade et de gloire au médecin que la manie qui consiste à machiner le malade, à le bourrer de drogues, et à le gorger de breuvages inventés la veille par les tuettes du jour!

Pensons donc plus sérieusement à la science et à nous-mêmes ; réfléchissons à tout ce que la simple observation de l'homme vivant a révélé au génie d'Hippocrate, et nous serons frappés d'admiration en calculant tout ce qu'on peut faire avec peu de chose !

C'est lui-même qui nous le dit : avec une simple tisane d'orge mondé, de blé ou de lentilles, et quelques tasses d'oxycrat, le père de la médecine pourvoyait à tout, souvent même dans les cas les plus graves.

En effet, à l'exception de la saignée, dont il était très-avare ; des vésicatoires, des ventouses et du feu, qu'il n'employait que dans les cas extrêmes ; et de quelques calmants dont il variait la formule, Hippocrate n'usait que très-rarement des arcanes de la pharmacie, dont le luxueux étalage est véritablement, en médecine, un signe infaillible de décadence !

Sydenham et Boerhaave imitèrent Hippocrate, et comme lui, ils employaient peu de remèdes et ils s'en vantaient ! — Le premier disait avec une fine raillerie, aux polypharmaques de son temps : qu'il portait toute sa pharmacie dans la pomme de sa canne ; — et le second aimait à répéter qu'avec de l'opium, de l'émétique, du quinquina, de l'eau, du vin, du nitre et une lancette, tout médecin éclairé pouvait pratiquer la médecine.

Avouons donc que cette parcimonie, que cette sage mesure dans l'emploi des remèdes est cent fois préférable à la méthode tapageuse qui consiste à tout agiter, à tout remuer autour du malade ; à mettre à contribution tous les règnes de la nature ; à administrer tous les produits de l'industrie, — ceux même

de l'*économie*, depuis l'*Albume græcum* jusqu'au suc gastrique, depuis l'urine de vache jusqu'aux excréments des animaux; depuis la toile d'araignée jusqu'à l'huile concentrée de scorpion ; enfin, depuis la chair ardente du lion amoureux jusqu'à la poudre noire de crâne humain !

D'autre part, songeons aux effets que doivent produire dans l'économie tous ces amas de drogues solides ou liquides entassées les unes sur les autres et toutes ensemble dans un estomac malade... Songeons aux *desiderata* de la thérapeutique ; aux erreurs du médecin ; à celles du pharmacien et de ses acolytes ; aux aberrations de la garde-malade ; aux imprudences des parents, des amis et des voisins qui accourent presque toujours auprès du malade, à la campagne surtout, et nous verrons combien de dangers menacent le pauvre diable que la fièvre ou la maladie tient alité !...

Opposons maintenant à toutes ces éventualités, la sécurité qu'il y a, à faire peu de chose et à s'en tenir à l'emploi doux et facile des moyens hygiéniques; étudions le tableau, interrogeons-le sagement, et nous arriverons certainement, par la force même des exemples, à conclure que dans une infinité de cas, il vaut mieux se borner à employer quelques moyens familiers, éprouvés par une longue expérience, et se résigner à attendre sa guérison, des forces de sa

constitution et du dévouement absolu et toujours si intelligent, d'une mère, d'une fille, d'une sœur, d'une femme ou d'un ami. — D'ailleurs, agir ainsi c'est suivre les principes du père de la médecine, qui sont encore les meilleurs après vingt-deux siècles d'attente, parce qu'ils sont l'expression pure et simple du langage de la nature.

Hippocrate, en qualité d'asclépiade, ne se bornait pas à guérir les maux du corps, il guérissait aussi les douleurs et les angoisses du cœur ; il connaissait les aspirations, ses besoins, ses inquiétudes, ses audaces, ses défaillances et ses retours ! et il disait : l'homme est double, *homo duplex*, il faut savoir le traiter au physique et au moral.

Il savait ce qu'amassent sur notre pauvre physique, sur notre carapace humaine, les déceptions, les trahisons, les perfidies, l'obscurité, la gloire, l'injustice, les honneurs, les écroulements des plus légitimes espérances, les délaissements imprévus de l'amitié ou de l'amour, et la retraite des sens, la plus douloureuse de toutes les retraites !... et alors, en sage, en philosophe, en médecin, il avait des secours pour toutes ces poignantes douleurs !... il les puisait dans le code sublime de la morale dont la conscience est la lumière.

Cette lumière de la conscience lui avait appris que la paix du cœur, la tranquillité de l'âme et la con-

fiance en la Providence apportent à l'homme recueilli les jouissances les plus pures et qu'elles sont pour lui le commencement du repos...; il s'empara de ces vérités, et dans l'élan de ses pieuses convictions, il dit aux peuples qui l'écoutaient : C'est la Divinité qui nous élève et nous purifie, entrons dans les temples, invoquons les dieux et nous recueillerons la consolation, le repos et le bonheur.

Tels furent les premiers germes de la médecine morale ou de la médecine du cœur, et vraiment on ne saurait assez admirer l'homme supérieur qui après avoir blâmé chez un peuple fanatique la coutume superstitieuse d'offrir de riches vêtements à Diane pour obtenir de son pouvoir l'apaisement des douleurs de l'enfantement, a su par une sublime sagesse recommander à ce même peuple la crainte et le respect des dieux.

En unissant la morale à la médecine Hippocrate a consommé la plus admirable des synthèses, car ces deux sciences aspirent et convergent au même but : la médecine à la paix du corps, la morale à la paix du cœur ; or, la paix du corps est la santé du corps, comme la paix du cœur est la santé du cœur et l'histoire de leurs agitations, de leurs plaisirs et de leurs douleurs n'est autre que l'histoire de leurs relations infinies et réciproques.

Du reste, il n'est pas surprenant qu'Hippocrate ait

proclamé l'action salutaire et souveraine de la religion, car l'homme naît religieux autant que philosophe ; et dans son âme, la religion est le fruit du sentiment et de la foi, comme la philosophie est le produit du raisonnement et de la conviction.

Il y a donc une différence entre la religion et la philosophie, mais il n'y a pas opposition. Il y a au contraire harmonie, puisque l'une et l'autre ont un but commun le bien général. Quant à l'homme religieux et au philosophe ils se comportent diversement devant les grands phénomènes de la nature et le spectacle incommensurable de l'univers ! L'homme religieux contemple et admire l'univers sans chercher à le comprendre; l'homme philosophe étudie l'univers et cherche à le comprendre tout en l'admirant.

Ainsi donc, l'art médical vit de philosophie, de religion et partant, d'affection. Aussi, loin de se contenter de la science qui apprend à manier les remèdes et qui constitue sèchement ce qu'on pourrait appeler la partie matérielle de la thérapeutique, il demande des ressources non moins efficaces à la science du cœur humain qui lui révèle tout ce qu'un commerce affectueux, tout ce qu'un courant amical sagement établi entre le médecin et son malade peuvent apporter de bon et de salutaire à l'état de ce dernier.

Et véritablement, puisque celui qui réclame les secours et les soins du médecin est avant tout, par sa nature, un être essentiellement sensible, il est positif, que l'art médical qui embrasse tout, doit posséder des moyens pour calmer chez lui cette sensibilité dont les nuances sont si variées et si délicates; et par conséquent, que le médecin qui est le ministre de l'art doit s'appliquer à ménager cette exquise sensibilité, comme une essence dont la nature est si avare, que plus elle lui accorde d'expansion, moins elle lui laisse de durée, comme si le prix qu'elle attache à la sensibilité devait lui être payé par la brièveté même de la vie de celui qui la possède à un degré supérieur !

Le médecin doit donc apprendre l'art d'être bon, s'il ne le sait de naissance; et même dans ce dernier cas, il doit encore chercher à y faire des progrès, car dans l'art de faire le bien, le cœur peut toujours recevoir des leçons. D'ailleurs, en prodiguant ses soins, la médecine comme la bienfaisance dont elle est l'image, ajoute un nouveau prix à ses services par la manière même dont elle les répand.

Il est un fait important qu'il ne faut jamais oublier, c'est que si tous les hommes sont accessibles à la douleur, tous ne le sont pas au même degré, et que sous ce rapport bien des hommes sont femme, tandis que bien des femmes possèdent l'énergie et le cou-

rage de l'homme, ce qui fait que sur ce point beaucoup de nuances échappent souvent au médecin.

En tout cas, puisqu'il existe une échelle diatonique le la sensibilité, il y a lieu certainement de continuer l'œuvre de Marc-Antoine Petit, c'est-à-dire de compléter le code de la médecine du cœur dont il a formulé les principes; c'est d'autant plus opportun que, pour celui qui souffre, il importe peu que la main qui le touche, que l'esprit qui le moralise, obéissent à un sentiment inspiré, ou à un art appris ou communiqué.

D'ailleurs, la philosophie de la médecine qui est toute chrétienne, est la première à proclamer l'utilité et l'excellence d'un code dont l'objet principal est de faire tourner au profit de l'humanité cette sensibilité humaine qui, pour devenir elle-même médicatrice, n'a besoin que des conseils de l'expérience et des leçons d'une sensibilité plus éclairée.

Marc-Antoine Petit a développé cette pensée dans un magnifique langage. Ceux qui veulent acquérir une idée plus complète de la médecine et du médecin, de l'importance de l'art et du rôle de l'artiste, peuvent consulter les pages éloquentes que ce médecin philanthrope a écrites sur la manière d'exercer la bienfaisance; ils trouveront dans l'œuvre du plus excellent des hommes tout ce qui peut élever l'âme et instruire le cœur.

Quant à nous, bornons-nous ici à faire observer que dans l'art de guérir, les attentions soutenues, les soins vigilants et la manière habile de les prodiguer sont bien préférables à l'œuvre méditative du génie, attendu qu'ils vont droit et sûrement au but; qu'ils sont de tous les temps, de tous les moments et de tous les lieux, tandis que l'éclair du génie n'est souvent qu'un brillant météore qui brille un instant et s'évanouit.

Selon la médecine du cœur, les complaisances pour le malade doivent avoir une grande part dans les largesses du médecin; il faut, dit Hippocrate, mettre toute la propreté que réclament les malades à tout ce qu'ils doivent manger et boire; il faut que tout ce qui les touche soit doux et mollet; il faut leur accorder tout ce qui ne peut leur nuire, et même tout ce dont le mal serait fugitif ou facile à réparer. « Ainsi, par exemple, on doit leur accorder de l'eau fraîche quand ils en demandent; ou bien un peu de viande, un peu de vin; ou la liberté de passer dans une autre chambre quand ils le désirent; on doit leur tenir des discours qui les intéressent et qui les raniment; enfin, il faut autant que possible les mettre dans la situation qu'ils souhaitent, les laisser s'habiller à leur gré, se ranger les cheveux, se faire les ongles et respirer les odeurs qu'ils recherchent. »

Il est sage et humain de présenter à propos l'illu-

sion d'un remède trompeur à l'imagination de celui que la science semble avoir abandonné, après lui avoir déclaré l'impuissance de ses ressources. En effet, que ne peut produire, que ne peut accomplir l'exaltation visionnaire de l'imagination? L'histoire du merveilleux et des sciences occultes écrite dans toutes les langues, est là et toujours là, pour le prouver.

D'ailleurs, peut-on expliquer autrement que par l'imagination tous les prodiges- opérés par les évocations, les invocations ou les conjurations, la fortune singulière de mille inventions, parmi lesquelles figure la lampe de vie et de mort, plus connue sous le nom de lampe sympathique de Burgrave?

Du reste, en principe, il ne faut jamais désespérer de celui qui jusqu'au dernier moment demande avec instance des secours, des conseils ou des remèdes; car assurément celui-là veut vivre, et par cette ferme volonté du croyant, il peut parvenir encore à se sauver et à déjouer d'une manière sanglante le fâcheux pronostic qu'on aurait inconsidérément porté sur son état.

Il ne faut jamais non plus qu'un aveu fatal, qu'un arrêt de mort s'échappe même indirectement de la bouche du médecin, car, en pareille circonstance, la présomption la mieux fondée est toujours cruelle et par cela même rejetable.

D'ailleurs, si le proverbe est juste, s'il est vrai

que l'homme veuille être trompé (*populus vult decepi*), c'est surtout quand il s'agit de sa santé; car tout homme est peuple sous ce rapport; il est donc du devoir du médecin d'éviter de faire inhumainement étalage d'une franchise cruelle qui épouvante chacun et que tout le monde repousse! Qu'il s'abandonne à des sentiments plus naturels, qu'il prodigue les illusions bienfaisantes de l'espérance au lieu de semer la désolation et les idées funèbres, et il pourra encore faire supporter la vie à son malade, s'il use de ces ressources avec tact et surtout avec esprit.

Le vrai médecin ne dédaigne jamais ni l'avis, ni le conseil, ni l'opinion de ceux qui parlent en sa présence, quelle que soit la position plus ou moins modeste qu'ils occupent; il sait que beaucoup de recettes populaires sortent de la rouille du temps pour arriver jusqu'à nous; il sait que les vieilles bonnes femmes racontent longuement, mais qu'elles n'inventent pas, et que la plupart des remèdes qui portent leur nom ont une origine pure et sacrée; il écoute et il accueille ce qu'elles disent, sauf à revenir plus tard sur ce qu'elles ont dit; à redresser ce qu'elles ont avancé, et même à effacer ce que leur récit peut avoir de fantastique, de superflu ou de controuvé.

Il est encore un principe qui relève de la médecine du cœur, c'est de ne jamais prononcer devant

un malade des mots capables d'éveiller en lui l'idée du danger; l'homme le plus résolu peut y puiser une cause de découragement, et cela suffit pour imprimer à sa maladie une direction funeste !

En médecine, c'est bien agir que d'écouter avec recueillement les longs discours, les interminables détails et les redites accablantes des malades. En effet, la loi humaine est de se plaindre. Or, le rôle du médecin est de prêter toute son attention à celui qui ayant confiance en lui, trouve du soulagement à s'épancher avec lui; il est même des circonstances dans lesquelles le médecin doit abonder dans les vues fausses du malade, afin de lui plaire et de le rassurer; mais s'il arrivait cependant que le malade, passant tout à coup de ses théories à l'idée de les appliquer, voulût entraîner le médecin à lui prescrire un traitement qui pourrait offrir quelque danger, le médecin devrait résister à ses instances et lui ordonner même de renoncer à ses projets.

D'autre part, il n'est jamais permis au médecin de pousser la complaisance jusqu'à dire au malade ou à peu près, comme voudrait le faire entendre certain Aristarque : « Quelle maladie vous est-il agréable que je vous trouve? Aimez-vous la bronchite, préférez-vous que ce soit une maladie du cœur ou de la rate? » Renvoyons cette plaisanterie à celui qui l'a inventée, et disons-lui qu'il n'est jamais arrivé à un médecin

légalement institué de se prêter, même en riant, à une pareille bouffonnerie; mais, qu'en revanche, on voit partout des gens du plus haut monde obséder les médecins qu'ils vont consulter par séries, pour tâcher de leur arracher soit un aveu, soit une concession à l'opinion qu'ils se sont faite de leur maladie ou de l'état des personnes qui leur sont chères; car, c'est bien ici le cas de le faire observer : personne ne croit à la médecine, et cependant tout le monde la fait! tout le monde au moins donne des conseils en médecine, depuis la femme du concierge jusqu'au mari de l'ambassadrice, en passant par tous les degrés intermédiaires de la hiérarchie sociale!

Si une complaisance de cette nature pouvait avoir lieu, ce serait du fait de quelque médicastre effrayé de l'idée de pouvoir s'aliéner, par un refus, la confiance et les bonnes grâces d'un riche client; mais jamais un médecin honorable ne se prêterait à une pareille turpitude.

Il est un autre genre de complaisance que nous pourrions passer sous silence parce qu'il ne relève aucunement de la philosophie de la médecine; nous voulons parler des certificats de complaisance, que les plus simples particuliers, comme les hommes le plus haut placés, s'acharnent à arracher de mille manières à l'excessive bienveillance du médecin; mais nous ne pouvons résister au désir de laisser

dire notre vieil ami le docteur Munaret, l'heureux voyant du Rhône, mais dont les spirituelles causeries défrayent savamment le *Journal de médecine de Lyon*.

Hélas, s'écrie le vaillant aristarque, tous les médecins sont exposés à la lourde obsession des certificats de complaisance! Ainsi M. X... pour s'affranchir de la corvée d'un jury; madame Z... pour décider son mari à lui accorder une saison d'eaux, nous demandent naturellement un bout de certificat, en prétextant une maladie quelconque.

Tenez bon, jeunes médecins, ne laissez pas glisser votre cœur ou votre conscience sur la pente si dangereuse des concessions. Vous n'osez pas refuser, me direz-vous, de crainte de perdre cet oiseau si rare qu'on appelle le client! Asseyez-vous donc à votre bureau en poussant un soupir de dévouement à l'épreuve, prenez la plume et écrivez : Je soussigné certifie que X... m'a déclaré être atteint d'une sciatique; en foi de cette déclaration, je signe.

Maintenant, si cette formule, qui joue le certificat, comme telle adresse de dentiste ou de tailleur ressemble à un billet de banque, peut passer, tant mieux; si, au contraire, elle n'a pas échappé à la clairvoyance de qui de droit, et que le mystificateur devenu le mystifié se présente pour vous faire une

scène, montez sur vos ergots hippocratiques, et la tête renversée, la main droite dans l'entournure de votre gilet, scandez-lui cette question : Me prenez-vous pour un imbécile ou pour un faussaire ?

En termes de physique ce choc est réflexible ; j'espère qu'on vous répondra par excuses.

Quand un malade expose ou raconte ses maux, l'art recommande au médecin de prêter une oreille attentive à toutes les intonations de sa voix. C'est un des moyens les plus sûrs pour arriver à démêler ou à saisir l'objet de ses craintes chimériques ou fondées qu'il cherche presque toujours à déguiser.

Il arrive souvent qu'un malade interroge ou questionne son médecin, beaucoup moins pour connaître le fond de sa pensée sur son état que pour justifier l'opinion que lui-même en a conçue en raison de ses propres lumières ou de ses pressentiments ; c'est même une ruse assez familière aux sujets atteints de maladies chroniques, surtout à ceux qui se croient frappés à la poitrine ou au cœur.

Dans cette circonstance le médecin doit faire semblant d'avoir affaire à une maladie tout différente de celle qui préoccupe son malade ; il doit avoir l'air de craindre un danger entièrement opposé à celui qu'il redoute, et même lui laisser habilement entrevoir qu'il se pourrait qu'il le soumît prochainement

à un traitement combiné pour une affection très-ancienne, peut-être héréditaire, mais très-certainement curable.

Par cet artifice le médecin déroute l'imagination tracassière de son malade, calme son inquiétude, dissipe ses alarmes, et à dater de ce moment tous ses conseils deviennent des lois et l'obligation de les suivre un devoir.

Un fait essentiel et bon à retenir pour le mettre à profit dans l'exercice de la médecine du cœur, c'est que, lorsqu'il s'agit de remonter le moral d'un malade et de rassurer son imagination, les arguments les plus logiques, les raisonnements les meilleurs, ne valent pas toujours une idée fausse, mais imprévue et adroitement lancée qui se pose d'elle-même en opposition formelle et absolue avec l'objet principal de ses craintes; Marc-Antoine Petit nous dit à ce sujet :

« J'avais opéré de la pierre M. X.., et depuis deux heures le sang coulait toujours avec une abondance alarmante ! C'en est fait de moi, s'écriait avec douleur mon pauvre malade,... je perds tout mon sang ! Vous en perdez si peu, répliquai-je tranquillement, que vous serez saigné dans une heure; mon intention n'était pas telle, je partageais les inquiétudes de mon client... Mais, fort heureusement, l'idée d'une saignée, entièrement opposée à un hémorrha-

gie, en lui prouvant que celle-ci était légère, rassura son esprit ; le sang ne tarda pas à s'arrêter, et M. X... fut sauvé. »

Ainsi donc, la sagesse de la médecine prescrit toujours au médecin de conserver un air calme et rassuré en face du malade, quelles que soient les craintes plus ou moins fondées qu'il conçoive sur son état ou sur les suites de son état ; l'impression et l'autorité que sa physionomie et ses paroles exercent sur le malade, lui ordonnent d'agir ainsi, et l'expérience de chaque jour lui en fait elle-même une loi.

Elle lui rappelle que les malades s'effrayent peu ou pas des larmes et des inquiétudes de leurs parents ou de leurs amis, parce qu'ils savent qu'étant plus ou moins égarés par leur sollicitude et le cri de leur cœur, ils sont naturellement entraînés à exagérer l'importance ou la somme des périls ; mais qu'il n'en est pas ainsi des conjectures qu'ils peuvent tirer de la contenance ou des paroles du médecin ; qu'ainsi, par exemple, ils attachent la plus grande importance à tout ce qu'exprime sa physionomie ; qu'ils analysent ses mots, qu'ils pèsent ses paroles et cherchent par tous les moyens possibles à démêler ce qu'il sent, ce qu'il pense, ce qu'il redoute.

Il suit de là que quelle que soit la préoccupation du médecin, il doit dans toutes ces circonstances sa-

voir se composer un visage et se donner un accent qui raniment chez son malade cette souche vivace de l'espérance qui a sa séve au cœur et n'attend souvent pour monter que l'électricité chaleureuse d'une douce parole.

Enfin, la sagesse de la médecine fait une loi au médecin de ne jamais oublier qu'il est dans la nature de l'humanité d'aimer à être aimé, d'aimer à être plaint, et que le désir d'être écouté et consolé est si profond chez quelques individus, que du moment où les besoins qu'il éveille sont compris de celui qui est chargé d'adoucir leurs maux, il est bien rare qu'il ne parvienne pas à les rendre supportables sinon à les guérir, s'il s'attache à contenter ces besoins si chers.

Tel est, au point de vue de la philosophie, l'état de la médecine au XIXe siècle ; est-elle en progrès ou en décadence ; est-elle au-dessus ou au-dessous de ce qu'elle était au temps d'Hippocrate ou de Galien ? Ceci dépend de la manière dont on envisage la question.

Si par progrès on entend le développement régulier de la science traditionnelle, essentiellement bâtie sur la connaissance de l'homme vivant et réagissant, il est incontestable que la médecine a fait peu de progrès. Si, au contraire, on entend par progrès l'avancement, le développement des sciences qui in-

combent à la médecine et lui apportent de notables secours, comme la physique, la chimie, la botanique, l'anatomie et la physiologie, il est évident que la médecine a beaucoup gagné, sans avoir cependantjamais rien *changé à son essence.*

Quoi qu'il en soit, la médecine tend plus que jamais à son dernier perfectionnement et l'honneur de la génération qui monte, sera de consommer cet heureux événement.

Maintenant, la médecine telle qu'elle existe aujourd'hui, est-elle une science faite, un art fixé dans ses règles, une vérité écrite? Oui, s'il est question de la médecine orthodoxe et traditionnelle, et non de ces utopies ridicules, de ces systèmes de fantaisie inventés à loisir, par *des affolés*, qui s'intitulent avec orgueil et excès, les réformateurs positivistes du passé, et les propagateurs invincibles de la vérité naissante.

Ainsi donc, la médecine existe non-seulement comme art, mais encore comme science, quoi qu'en glosent certains matadores très-exclusifs et très-ignorants, qui font de la médecine en grand, sans jamais l'avoir apprise, hippocratiquement parlant.

Mais que ces mots, que le vent emporte, ne soient jamais pris en mauvaise part, en part injurieuse surtout! Ils ne s'adressent point à l'homme, mais seulement aux opinions de l'homme.

Ainsi donc, si parfois nous taxons d'ignorance des esprits très-savants, c'est qu'il y a pour nous trois essences d'ignorance.

La première consiste à ne rien savoir, c'est l'ignorance crasse, l'ignorance des faibles, des paresseux et des niais... On ne la rencontre jamais chez es médecins.

La seconde consiste à savoir mal ce que l'on sait ; 'est l'ignorance bourgeoise des faciles, des incomplets et des satisfaits ; elle grouille dans tous les étages.

La troisième consiste à savoir autre chose, et oute autre chose que ce qu'on doit savoir, eu égard sa profession ; c'est l'ignorance de bien des gens particulièrement des médecins, qui, aux dépens la médecine, savent une foule de choses, ou rieuses, ou futiles, qui lui sont plus ou moins étranères !

Voilà l'ignorance dont nous voulons parler, c'est le contre laquelle Hippocrate s'élevait quand il doyait avec finesse les beaux esprits de son temps.

Néanmoins nous aurons de la peine à faire adopter s idées sur le véritable état de la médecine, parce e peu de gens se livrent aujourd'hui à la philosoie des sciences, et que cette condition est indisnsable pour acquérir une opinion complète sur la nstitution de la médecine.

Ajoutons que les jugements portés par le public

sur la médecine et sur le médecin sont toujours plus ou moins erronés, attendu que pour se prononcer sur une matière aussi délicate et aussi étendue, il faut être médecin ou du moins très-versé dans les sciences qui incombent à la médecine, comme peuvent l'être, par exemple, MM. Henry Berthoud et Peisse ; or, des hommes de cette espèce, de tels vulgarisateurs, sont bien rares aujourd'hui.

Mais, en somme, qu'importe aux véritables médecins, qu'importe aux hommes passés maîtres par l'étude, le travail et la réflexion, qu'un public distrait et quelquefois extravagant professe gratuitement telle ou telle opinion sur leur compte? N'ont-ils pas leur propre conscience pour juge suprême et souverain.

Eh bien donc, qu'ils détournent la tête et qu'ils répondent avec le sage à ceux qui les dénigrent : « Voyez à quelles études, à quels travaux les médecins se dévouent, voyez de quels sacrifices leur vie se grève et se compose! Voyez quels importants services en reçoivent les individus, la famille, la société, les nations!

Ce ne sont pas seulement des victimes courageusement arrachées à la douleur ou à la mort qui les rendent recommandables ; ce sont les intérêts les plus chers au cœur de l'homme remis incessamment entre leurs mains ; c'est l'espoir d'une mère,

d'une femme, d'un mari, d'un fils, d'un ami ; c'est le sort des infortunés qui craignent de survivre aux objets de leur attachement ; ce sont les secrets d'une famille confiés à leur sagesse, à leur probité, à leur honneur ! Ce sont enfin la paix, la consolation et l'espérance portées dans les âmes, quand ils ne peuvent plus donner que cela ; car tel est le charme de la vertu bienfaisante et courageuse qu'elle n'a pas besoin de secourir le malheur pour le consoler, et que sa voix seule répand un baume salutaire sur toutes les douleurs. » Du reste, plus les médecins sont dignes de la reconnaissance publique et plus ils doivent savoir s'en passer ; d'autant mieux qu'en faisant uniquement ce que le devoir exige pour l'obtenir, ils établissent leur honorabilité sur des fondements plus solides et plus durables.

Mais le rôle du médecin est encore plus élevé !... Ainsi, ne pouvant pas être jugé par le monde, il faut qu'il se juge lui-même ; ne pouvant pas toujours être atteint par la loi, il faut qu'il trouve au fond de sa conscience un juge impartial aussi fortement inaccessible aux injustices du blâme qu'aux bassesses de l'adulation ! Or, n'est-ce pas là vraiment une magistrature qui n'appartient qu'au médecin ?

Enfin, devant le médecin tous les malades sont égaux ; pour lui comme pour le législateur, il n'y a dans l'humanité que des hommes, et la vie du faible

et du pauvre est aussi chère et aussi précieuse à ses yeux que celle du puissant ou du riche; c'est sous ce rapport particulièrement que le médecin est chrétien.

Voilà comment les hommes qui font l'éternel honneur de l'art ont compris la médecine morale; voilà les principes que nous ont dictés Hippocrate, Galien, Ambroise Paré, dans les temps anciens; Dubreuil, de Montpellier, Barthez, Marc-Antoine Petit, Cabanis, Récamier, Double, Cayol, Golfin et Chomel dans les temps modernes; ce sont leurs principes qui ont élevé et maintenu la médecine à la dignité d'un sacerdoce; c'est en les suivant que nous verrons encore apparaître des hommes capables de conserver intact le dépôt sacré de la médecine.

Maintenant on nous demandera peut-être pourquoi la médecine pratique est tombée depuis un demi-siècle dans un état d'infériorité et de souffrance qui explique les succès extravagants de l'homœopathie de par le monde? Ayons le douloureux courage de le dire : c'est qu'il n'y a plus d'unité dans l'enseignement magistral de la médecine orthodoxe; c'est qu'on a violemment brisé la chaîne de la tradition; c'est qu'il n'y a plus de règles absolues universellement enseignées dans les écoles!

C'est peut-être en songeant à cette anarchie que le secrétaire perpétuelle de l'Académie impériale de médecine, M. le docteur Dubois (d'Amiens) a pu

dire avec tristesse : « Que la médecine en est encore (en 1863) à chercher sa voie au milieu de la multitude de ses théories et des tâtonnements de ses expériences. » Dans tous les cas, ces paroles pleines d'amertume ne prouvent qu'une chose : c'est que les hommes de la médecine actuelle cherchent fort mal ce qu'ils cherchent, car il est clair comme le jour que la médecine existe, indépendante et forte, comme nous l'avons surabondamment prouvé dans le cours de cet ouvrage.

Néanmoins rien de semblable à ce qu'on voit en médecine ne se rencontre dans les autres arts ; ainsi tous ont leurs règles particulières et toutes ces règles sont enseignées d'une manière uniforme par tous les maîtres, de telle sorte que celui qui en entend un, entend tous les autres ; en médecine, au contraire, dans cette science où les moindres erreurs peuvent entraîner les plus sombres catastrophes, tout est livré à l'arbitraire. Chaque maître a sa théorie, sa manière, sa pratique, sa façon de faire ; il professe la science et l'art comme il l'entend, dût-il semer le doute, la confusion et la désolation dans l'esprit de celui qui l'écoute !

Mais heureusement, cet état de choses va cesser ; les esprits s'échauffent, les cœurs se relèvent, la raison reprend son empire, et l'unité qui chaque jour s'établit davantage dans la théorie, va nécessaire-

ment passer dans la pratique, où elle imprimera une véritable uniformité d'action; alors on pourra saluer le retour du bon sens et du libre accord en médecine.

Ainsi se réaliseront les paroles suivantes de Cabanis : « Oui, j'ose le prédire; avec le véritable esprit d'observation hippocratique, l'esprit philosophique qui doit y présider va renaître dans la médecine ; la science va prendre une face nouvelle ; on réunira ses fragments épars pour en former un système simple et fécond comme les lois de la nature. »

Après avoir condensé tous les faits, après les avoir revus, vérifiés, comparés, on les enchaînera, on les rapportera tous à un petit nombre de points fixes ou plus variables. On perfectionnera l'art de les étudier, de les lier entre eux par leurs analogies ou par leurs différences, et d'en tirer des règles générales absolues qui ne seront que leur énoncé même, mais plus précis.

On simplifiera surtout l'art plus important et plus difficile d'appliquer ces règles à la pratique, qui deviendra la même pour tous. Alors, chaque médecin ne sera plus forcé de se créer ses méthodes et ses instruments, d'oublier ce qu'on apprend dans les écoles, pour chercher dans ses propres sensations ce qu'il demanderait vainement à celles d'autrui; c'est-

à-dire des tableaux, non-seulement bien circonstanciés et d'une vérité scrupuleuse, mais encore formant un tout dont les diverses parties soient coordonnées.

Il ne sera plus nécessaire que le talent se mette sans cesse à la place de l'art ; l'art, au contraire, dirigera toujours le talent, le fera naître quelquefois, semblera même en tenir lieu. Non que je croie possible de suppléer par la précision des procédés à la finesse du tact et aux combinaisons d'un génie heureux, mais le tact ne sera plus égaré par des images vagues et incohérentes, ni le génie enchaîné par des règles frivoles et trompeuses ; il ne rencontreront plus ni l'un, ni l'autre, aucun obstacle à leur entier développement.

A dater de ce moment des esprits médiocres feront peut-être avec facilité ce que des esprits éminents ne font aujourd'hui qu'avec peine ; et la pratique, dépouillée de tous ce fatras étranger qui l'offusque, se réduisant à des indications simples, distinctes, méthodiques, acquerra par son unité d'action toute la certitude que comporte la nature mobile des objets sur lesquels elle s'exerce.

En attendant, quoiqu'on puisse bien, sans doute, lui faire des reproches graves et fondés ; quoiqu'il se trouve partout des médecins indignes de ce nom ; les jugements du public, qui les mettraient tous sur

le même rang, et confondraient le savoir et la vertu avec l'ignorance et le charlatanisme, seraient incontestablement de la plus haute et de la plus choquante iniquité.

Rien de plus propre à décourager le talent et à flétrir les cœurs honnêtes! Les gens du monde veulent avoir un avis sur tout ce qui fait le sujet de ses conversations; ils parlent des maladies et des médecins; ils veulent connaître les unes et se prononcer sur les autres! « Cette fièvre a été, disent-ils, mal prise!... On a fait cette faute; on aurait dû faire cela; tel médecin a tué son malade; s'il eût employé tel remède, il ne serait pas survenu tel accident, etc., etc. »

A ces décisions, aussi tranchantes que peu motivées, les gens de l'art devraient répondre par un sourire de pitié. Au lieu de les recueillir eux-mêmes, de les appuyer, d'en repaître la malignité publique, ils devraient faire sentir à ceux qui les répandent, combien l'on avilit sa raison en jugeant de ce qu'on ignore, combien l'on insulte à toute justice en voulant abaisser ceux qu'on n'est pas en état de juger.

Quoi qu'il en soit, les destinées de la médecine s'accomplissent; sachons donc attendre encore un peu; et grâce à la direction ferme et libérale récemment imprimée à l'enseignement, grâce à l'effort de chacun et au concours de tous, la médecine rentrera

infailliblement dans la plénitude de ses droits et méritera de nouveau le surnom d'art salutaire que lui a donné autrefois la reconnaissance des peuples.

Nous allons terminer ces quelques pages sur la philosophie de la médecine par une esquisse rapide des devoirs du médecin ; puisse-t-elle être comprise de tous ceux qui se destinent à l'art de guérir? Puissent ceux-ci, être convaincus surtout qu'avant la prise de robe doctorale, en médecine, comme avant la prise d'habit, en religion, il faut se sentir fermement résolu à subir avec une entière résignation toute la mesure des sacrifices; et que pour cela il faut être doué d'une force morale exceptionnelle, rare privilége de la nature, qui dans la part qu'elle fait des facultés humaines, se montre, au gré de ses caprices, tantôt prodigue avec celui-ci, tantôt avare avec celui-là.

CHAPITRE XI

DES DEVOIRS DU MÉDECIN

> « Speramus enim et cupimus futurum est,... medici nobiliores animos nonnihil erigant, neque toti sint in curarum sordibus. »
>
> (BACON.)

La plus haute mission de l'homme après celle du ministre de la religion est celle du médecin ; il est dispensateur du feu sacré de la vie et des forces secrètes de la nature ; vivre pour les autres et non pour soi, telle est l'essence de sa profession ; au but suprême de sauver la vie et de rendre la santé, il doit sacrifier non-seulement son repos, son avantage personnel, les commodités et les agréments de la vie, mais encore sa propre santé et son existence.

Ces nobles paroles d'Hufeland affirment d'une manière magistrale que la médecine est un art sublime, puisque les devoirs qu'elle impose rentrent dans les

lois les plus saintes de la religion et de la philosophie, puisqu'elle exige que celui qui se dévoue, qui se consacre dignement à son culte, fasse une abnégation entière de soi-même et se tienne sans cesse au-dessus des vulgaires calculs de la vie commune.

La médecine est en toute vérité un sacerdoce et une magistrature ; ce double caractère impose un devoir immense à celui qui aborde cette science : c'est d'étudier sans cesse, d'observer toujours, et d'imprimer à son esprit toute la perfection dont il est succeptible.

Ce devoir du travail continuel est si absolu, si sacré, que la plus légère violation, que la moindre négligence de ses lois, ont pour ainsi dire quelque chose de criminel.

Le médecin a des devoirs envers lui-même, envers ses malades, envers la science, envers la société tout entière ! Exposons rapidement ces devoirs.

I

DEVOIRS DU MÉDECIN ENVERS LUI-MÊME.

Le médecin doit être exigeant et sévère pour lui-même. « Il faut, dit Hippocrate, qu'il ait une bonne apparence, car si le public le voyait piètre et perdu, le croirait-il capable de soigner la santé des autres? Son maintien doit être noble et distingué, son vêtement net, son corps propre et sans odeur; il se rendra par là supportable aux malades, dont plusieurs ont par accident l'odorat très-impressionnable et très-facile à offenser. »

Le médecin doit être grave sans austérité, fier sans hauteur, et toujours sérieux; celui qui plaisante, qui rit et surtout qui ricane sans cesse, devient incommode et perd infailliblement la confiance de ceux qui l'entourent.

La conduite et la manière de vivre du médecin doivent être exemplaires; ses bonnes mœurs contri-

buent puissamment à établir sa réputation; il doit être prudent, réservé, humain, moral et juste; car si le sentiment de la justice sert en toute occasion, il trouve particulièrement à s'exercer chez les médecins vis-à-vis de leurs malades.

Les malades se livrent entièrement à eux; ils leur abandonnent à toute heure, à chaque instant, leur femme, leur fille, leur honneur, c'est-à-dire ce qu'ils ont de plus cher et de plus précieux; les médecins doivent donc toujours être forts de leur conscience et toujours sûrs d'eux-mêmes. Voilà pour le corps, l'esprit et le cœur.

Pour devenir habile dans l'art d'exercer la médecine, il faut s'attacher d'abord à choisir avec un soin tout particulier le maître dont on veut adopter les principes, suivre les leçons et imiter les exemples; car tout ce qui élève la pensée et forme le cœur, tout ce qui échauffe et soutient l'attention, tout ce qui accoutume l'esprit à une féconde application, vient toujours plus ou moins des préceptes mêmes du maître. Mais que l'art avant tout soit innocent, ou qu'il devienne la pratique des esclaves, voilà le premier précepte.

Le médecin, dit Hippocrate, doit avoir une foi absolue en la divinité vers laquelle il est toujours ramené. Effectivement, en voyant les divers accidents de la vie, le médecin est réellement obligé de

reconnaître sa toute-puissance. Et celui-là même qui ne croit pas à la Providence est forcé de l'admettre en examinant ce qui se passe dans notre corps ; ce que la nature y opère dans les changements de forme, et particulièrement dans les guérisons qui suivent les opérations de la main ou qui succèdent à l'usage tant des remèdes que d'un bon régime.

Le médecin doit cultiver la philosophie avec ardeur, parce que la philosophie l'améliore, le mûrit et développe en lui le sentiment religieux qui lui est nécessaire pour exercer noblement sa profession ; et puis, comme l'a dit Bacon : « Un peu de philosophie éloigne de Dieu, beaucoup de philosophie ramène à Dieu. »

II

DEVOIRS DU MÉDECIN ENVERS SES MALADES.

Le premier devoir du médecin est de voir dans chaque malade un *homme*, c'est-à-dire le but suprême de la nature, et non un simple sujet d'expérience de la nature ou de l'art.

Le médecin doit savoir que son rôle ne se borne pas à guérir, mais qu'il consiste aussi à prolonger la vie et à rendre supportables les maladies incurables. Ce n'est certes pas la partie la plus brillante de son art, mais c'est un office délicat qui a tout le mérite d'une bonne œuvre et d'un acte pieux de charité.

Il est du devoir du médecin d'être excessivement prudent, car si, par malheur, il se trouve sur quelques points plus ou moins privé des lumières de la science, il faut du moins, qu'en tout événement, il puisse compter sur la sûreté de sa sagesse.

Le médecin doit être compatissant et humain ; compatissant? c'est-à-dire animé de ce sentiment qui naît au cri de la douleur, éveille et soutient en nous le vif désir de soulager celui qui souffre; humain? c'est-à-dire entraîné à faire le bien par un mouvement qui n'a rien d'intéressé ou de personnel, par un sentiment qui nous porte à secourir celui qui se plaint par cela seul qu'il se plaint!

Il y a dans le paroxysme de la douleur des accès de désespoir durant lesquels le malade, hors de lui-même, exhale ses griefs, des injures et même des imprécations! Certes, personne n'a le droit de s'en offenser, mais il appartient particulièrement au médecin de donner l'exemple de la patience et de la résignation, alors même que le patient exaspéré par la souffrance s'emporte jusqu'au point de le blesser d'une manière sanglante dans ses sentiments les plus honorables! Assurément l'épreuve est cruelle, mais l'homme bienfaisant doit savoir porter l'abnégation jusqu'au stoïcisme, c'est une des principales vertus du médecin.

L'exercice de la bienfaisance est également pour le médecin une loi sacrée. Écoutons ce que dit à ce sujet l'immortel secrétaire perpétuel de l'Académie impériale de médecine, feu Pariset, l'inimitable auteur d'une pléiade d'éloges académiques qui ont passionné tous ceux qui les ont recueillis vivants de

sa verve poétique, de son cœur chaleureux et sympathique.

« Que le foyer du médecin soit toujours ouvert à l'infortune comme un refuge sacré; que le pauvre soit toujours certain d'y trouver en tout temps des consolations et d'utiles conseils; et que la main généreuse de l'hôte hospitalier, guidée par les plus sûrs instincts du cœur, sache à propos refuser le denier que la pauvreté lui présente, car l'indigence a ses pudeurs, ses fiertés, ses courages, et il arrive souvent que, follement honteuse d'elle-même, elle cherche à se cacher en offrant avec dignité une somme cruellement épargnée sur les choses les plus indispensables à la vie!

» Que le médecin découvre ce sacrifice; qu'il repousse avec affabilité cette somme égarée; que par lui elle rentre, sous un prétexte ou sous un autre, dans la bourse de celui qui, pour venir lui demander des conseils, a peut-être abandonné pendant plusieurs jours ses travaux assidus, ses seuls et uniques ressources pour vivre et faire vivre sa famille. »

Il est un autre devoir également rigoureux pour le médecin, c'est de ne jamais abandonner un malade quel que soit l'état dans lequel il se trouve; ici, nous laisserons parler Antoine Petit, car personne ne dirait mieux que lui et nous ne saurions dire aussi bien.

« Jamais, s'écrie le docte philanthrope, n'abandonnez un malade avant d'avoir recueilli tous les signes qui annoncent l'approche évidente de la mort ; vous éviterez ainsi les reproches que mérite souvent celui qui a douté trop tôt des ressources de la nature. Surtout ne vous éloignez pas tant que celui qui a réclamé vos soins conserve assez de connaissance pour sentir votre abandon ; les lois de l'humanité, le respect que l'on doit aux mourants, la possibilité de ranimer quelquefois une dernière étincelle de vie, tout vous fait un devoir d'agir ainsi ; et quand bien même vos soins seraient inutiles, la piété a encore besoin de votre dernier avis pour jeter sur un front décoloré le premier voile du tombeau !

» J'avais retardé de quelques heures une visite auprès d'une dame qui, presque à l'extrémité et sans espérance de salut, n'avait plus à recevoir de moi que les secours de la consolation ! Ah ! docteur, me dit-elle, en me voyant entrer, pourquoi m'avez-vous oubliée ? Pouvez-vous avoir quelque chose de plus pressé que d'apporter du soulagement à celle à qui il reste si peu de temps pour vous en demander ! J'ai sur vos autres malades un droit sacré et qu'ils n'envieront plus !.... Celui d'une mourante ! bon docteur, revenez ce soir, je serais bien aise de vous revoir encore. Je revins,... elle n'était plus ! Mais la leçon qu'elle m'avait donnée est restée gravée

dans mon cœur, et depuis ce temps je n'ai jamais oublié les droits sacrés des mourants! »

Un des plus nobles archiâtres des temps encore grands de la monarchie, le baron Alibert, médecin de Louis XVIII, aimait à répéter dans ses matinées intimes du jeudi, le fait suivant qui trouve sa place ici.

En 1816, une pauvre femme de la cité, qui venait de perdre son mari, s'était dans un accès de désespoir jetée du haut d'un pont dans la Seine! Elle ne donnait aucun signe de vie quand on la retira de l'eau deux heures après; néanmoins, Alibert voulut employer quand même tous les moyens de résurrection; il épuisa en vain pendant trois heures toutes les ressources possibles et il songeait à se retirer quand il aperçut quelques mouvements obscurs dans les membres! il redoubla d'efforts, d'énergie, de volonté, et il parvint peu à peu à réclamer la vie chez cette pauvre femme qui était grosse de neuf mois... Quelques jours après, elle accoucha d'un garçon. Alibert lui fit donner le nom de Moïse, et quand il fut en âge de s'engager il le fit admettre dans la marine de l'État, où il poursuivit honorablement sa carrière.

Cette histoire très-véritable, que nous avons entendue raconter plusieurs fois au professeur Alibert, prouve d'une manière péremptoire que dans tous

les cas d'asphyxie par submersion, il ne faut jamais désespérer de ceux mêmes qui semblent avoir perdu complétement la vie. C'était l'avis d'Orfila, d'illustre et très-regrettable mémoire! Il recommandait de prodiguer des soins aux noyés pendant cinq et six heures, même au delà, et en suivant ses conseils on a obtenu plusieurs fois des résultats extraordinaires! Les mêmes recommandations sont entièrement applicables aux personnes tombées en léthargie.

Dans les événements qui peuvent avoir une terminaison funeste, il faut se garder de présenter de trop grandes espérances aux personnes qui entourent le malade et qui voudraient qu'on leur ouvrît l'avenir; l'espérance, dit Cabanis, est un arbre précieux sur lequel on se réfugie dans la tempête et dont l'ombrage tutélaire rend moins brûlant le sentiment de la douleur; mais toutes les fleurs dont il est orné ne doivent pas donner des fruits; tous ces fruits n'arrivent pas à leur maturité; et parmi ces derniers, bien peu échappent au ver rongeur, ou aux aquilons orageux.

Le médecin doit attacher une grande importance aux plus petits maux, et mesurer l'intérêt qu'il y prend, moins sur l'opinion qu'il en a, que sur celle que paraît en avoir le malade, car il n'y a pas de petites douleurs pour celui qui souffre; d'ailleurs, par nature, chacun veut être plaint, chacun même

veut pour ainsi dire se rassasier du plaisir de parler de ce qu'il sent, de ce qu'il craint, de ce qu'il pense, et le médecin, en toute circonstance, ne doit jamais être le premier à changer la conversation. Quelque esprit qu'il y mette, on lui en ferait un reproche et quand il s'éloignerait, celui qui l'avait fait appeler dirait avec tristesse : Il ne s'est pas assez occupé de moi.

Il est des sujets si nerveusement organisés, que leur sensibilité tout entière se soulève contre les plus petits maux et que dans la peinture qu'ils en font, ils n'emploient que des expressions très-exagérées telles que celles-ci : Mal affreux, mal horrible, épouvantable ! il faut étudier particulièrement ces malades, autant pour ne pas s'épouvanter de leurs fausses craintes que pour se mettre en garde contre l'espèce d'indifférence avec laquelle l'oreille se prête à des récits qui l'ont souvent abusée, mais qui, pouvant être vrais une fois par hasard, amèneraient cette fois-là le chagrin d'avoir été surpris par un danger qu'aurait évité la prudence.

Le premier égoïste fut certainement un être souffrant ! la douleur centuple le moi humain et concentre en nous toutes nos affections ; aussi nous ne portons guère au dehors que le superflu de nos sentiments et pendant nos paroxysmes nous n'avons jamais assez d'amis pour nous plaindre.

A qui appartiennent nos premiers soins? Dans les cas extrêmes, quand tous les bras sont tendus au milieu d'un naufrage, lorsque tous les avis appellent les plus rapides secours, l'homme généreux et dévoué qui s'élance du rivage tend tout d'abord la main à celui que les flots menacent le plus! Sa conduite dans cette circonstance doit servir d'exemple au médecin.

Appelé dans vingt endroits à la fois sa première pensée doit être pour le plus malheureux ou le plus aimé; car, après le cri de l'humanité désolée, ce que le cœur entend le mieux, c'est la voix d'un ami, et celui qui obéit à de telles inspirations se fait facilement pardonner sa conduite et ses retards!

La confiance joue un grand rôle dans la vie du médecin; quelque peu soutenue que soit celle qu'on lui accorde, quelque oubli que l'on ait des services qu'il a prodigués, il ne doit jamais laisser échapper le secret dont on l'a fait dépositaire; la noblesse de sa profession se distingue surtout en cela, que ses soins peuvent être oubliés ou méconnus sans que celui que ce défaut de reconnaissane accuse ait à trembler pour son secret, en redoutant en l'homme qui lui a donné des soins, l'indiscrétion d'un ami.

Enfin, quand le médecin voit s'éloigner tout à coup ou lentement une confiance que son dévoue-

ment et ses talents semblaient devoir lui assurer, sa dignité et sa fierté lui ordonnent de ne pas s'en affliger et surtout de ne pas s'en offenser.

Qu'il contemple d'un œil calme et froid tout ce qui se passe autour de lui : l'indifférence des hommes de toutes les classes de la société ; l'inconstance, la fausseté ou la perfidie des amis ; l'injustice et l'ingratitude de tous, et il cessera bientôt de se plaindre de la seule inconstance qui soit excusable puisqu'elle a pour mobile l'étreinte de la douleur et la peur de la mort.

Que de sentiment, de sagesse et de haute raison dans ces paroles de Cabanis! Elles font image, elles font impression, elles sont la leçon écrite.

III

DEVOIRS DU MÉDECIN ENVERS LA SCIENCE.

Le médecin doit à la science l'abandon et l'emploi de son temps tout entier; l'étude et la réflexion sont chez lui la condition expresse de la loi austère du travail. Il doit apprendre à la source antique les principes fondamentaux de la médecine orthodoxe; il doit méditer profondément sur cette science et puiser ensuite dans toutes les autres ce qui peut augmenter ses connaissances; enfin, il doit trouver dans l'art lui-même tout ce qui en démontre la certitude, en fortifie les bases et en rehausse l'éclat; c'est ainsi qu'il parviendra à lutter avec avantage contre ceux qui cherchent à dénigrer la médecine et à contester la solidité séculaire de ses principes.

Inconséquents que vous êtes, s'écrie le professeur

Prunelle (de Montpellier), lorsqu'un homme exubérant de santé est enlevé subitement à sa famille par un coup imprévu, vous ne vous en prenez à personne ; vous n'accusez personne d'une aveugle imprévoyance mais, par la plus *cruelle des injustices*, vous *versez* le blâme, les reproches et l'injure sur le médecin estimable dont les talents n'ont pu prévenir un événement fatal !

Hommes injustes, la santé et la mort se touchent sans vous surprendre, et vous ne pouvez voir sans étonnement le passage de la maladie à la mort ! Bien plus, si au milieu des dangers que chaque minute peut enfanter, vous succombez sans que le médecin ait marqué l'instant de votre chute, vous le taxez d'ignorant !... Mais tous les orages sont-ils donc annoncés par l'éclair ? Calcule-t-on pour l'avenir l'éruption des volcans ? Hélas ! non ; la prévoyance humaine est arrêtée par l'horizon des sciences, par les bornes de l'art, par celles de notre intelligence et, disons mieux, par la volonté du ciel !

Le médecin doit étudier avec un soin particulier la physiologie du cœur humain. Mais quelle idée est la nôtre ? La physiologie du cœur existe-t-elle quand celle du corps est encore à faire ? Est-elle autre chose qu'un mythe pour ceux qui ne reconnaissent dans la physiologie classique que le roman de la médecine ? Qu'importe ! Pour tous les gens qui pensent,

la physiologie du cœur est une vérité; elle est écrite dans toutes les langues, elle a ses preux et ses dévots; ses historiens s'appellent Confucius, Marc-Aurèle, Molière, la Fontaine, Balzac! Ouvrons les livres de ces grands moralistes, et nous connaîtrons dans toute sa profondeur ce sanctuaire vivant où fermentent avec les passions, toutes les semences du bien et du mal.

Étudions la physiologie du cœur et pénétrons-nous bien de cette vérité : que pour devenir médecin, il ne suffit pas de connaître l'anatomie jusqu'à la boue, jusqu'à la cellule; ni de réciter couramment la physiologie jusqu'au mot folie (des aliénistes), les plus fous de tous les fous; ni d'être habile à jeter sur du papier d'officine des formules familières au commun des martyrs; mais qu'il faut savoir avant tout comment on soulage et comment on guérit les malades par la parole. Or, pour obtenir sûrement ce résultat, il est tout aussi utile de connaître l'action directe des idées et des impressions morales sur l'état des malades, que l'action indirecte des remèdes sur la marche naturelle des maladies; donc il est du devoir du médecin de faire une étude approfondie des *fibres morales* du cœur, afin de pouvoir agir, à propos, sur la sensibilité et les forces de l'âme. Du reste, il est à remarquer que les médecins les plus heureux dans la pratique de la médecine sont toujours ceux qui excellent

dans l'art de remuer les sentiments et de manier habilement les passions.

Et, en effet, pour calmer une imagination troublée, pour ranimer un courage qui fléchit; en un mot, pour rendre au corps, à l'aide du moral, toute l'énergie dont il est susceptible, il faut connaître tous les liens qui existent entre l'âme et le corps; car c'est à cette condition seulement qu'on peut distinguer sur la physionomie, dans le timbre de la voix, dans la tourmente des idées, et cela au milieu de l'avalanche des symptômes, les signes réels des maladies du corps et les signes non moins certains des affections de l'âme.

IV

DES DEVOIRS DU MÉDECIN ENVERS LA SOCIÉTÉ.

Par son instruction, par la fermeté de ses principes, par son caractère dégagé de préjugés, enfin par la nature toute spéciale de son éducation et des fonctions qu'il exerce dans le monde, le médecin est appelé sans cesse à rendre les plus grands services à la société.

Voyez ce qu'il fait tous les jours : en s'associant libéralement aux sentiments, aux idées, aux instincts, aux joies ou aux douleurs de la famille, il parvient dans certaines sphères à détruire insensiblement les théories fausses ou subversives, les préjugés dangereux, et à les remplacer par des idées utiles; quelquefois même il fait tourner au profit de la morale et de la raison l'étendue de ses rapports avec des gens plus ou moins dénués d'instruction, tels qu'on

en rencontre dans les classes inférieures de l'humanité.

Or, si des biens qu'on peut offrir à l'homme, celui des idées saines, morales et justes, est le premier de tous, il est incontestable que nul au monde n'est plus à même de le répandre avec abondance que celui dont le rôle revêt, sous ce rapport, le véritable caractère d'un apostolat.

Donc, que tous les médecins en général, mais que ceux particulièrement qui exercent dans les quartiers populeux des grandes villes, dans les petites localités ou dans les campagnes, aient toujours en vue d'exercer cette belle magistrature de la médecine; et que de la sorte les vrais amis de l'humanité rencontrent toujours en eux de zélés propagateurs de la vérité, des hommes forts et sensés dont les lumières fassent germer dans les têtes les semences de la raison et de la vertu, c'est-à-dire du bonheur.

Le meilleur moyen que le médecin puisse employer pour établir sa réputation, consiste à vulgariser les saines idées, à combattre les préjugés, à provoquer des réformes ou des institutions qui améliorent l'état sanitaire ; mais qu'il soit sobre de saillies, de plaisanteries, de satires. L'homme qui se trouve obligé de dévoiler ses secrets et surtout ses faiblesses, aime mieux les confier à un esprit froid, même un peu borné (ce qui est très-facile à rencontrer), qu'à

un railleur impitoyable qui vise sans cesse à la malice par turbulence d'esprit! Que de médecins ont perdu d'excellents clients et des plus huppés, pour avoir laissé échapper contre eux un bon mot! tant il est vrai que les hommes pardonnent plus volontiers une offense qu'une *raillerie!*

Il est du devoir du médecin de répandre d'une manière libérale tout ce qu'il a appris, découvert ou obtenu dans sa pratique, soit par ses propres recherches, par son expérience personnelle ou l'emploi raisonné de ses facultés, soit par les moyens d'influence que sa profession lui accorde.

Sarcone a dit quelque part : la médecine est une république, la république de l'esprit, donc tous les genres d'esprit, tous les ordres de connaissance, toutes les vérités acquises lui incombent directement. Cela est vrai, mais il fallait ajouter qu'au sein de cette république tout sujet doit penser et agir librement, car celui qui est esclave ne rencontre jamais que l'erreur; celui qui est libre, au contraire, découvre la vérité et la proclame.

En résumé, le médecin doit à la société l'apport intégral des vérités qu'il a recueillies ou conquises; mais il doit se méfier des conséquences qu'il est porté à tirer des idées que font naître en lui les principes de ces vérités; car ce qui est fondé sur l'étude bien méditée de la nature est certain et

immuable, mais en revanche, ce qui est appuyé sur l'observation ou l'opinion personnelle, est toujours mobile et sujet à l'erreur.

Que le médecin se défie des engagements qu'il a pris sur le banc des écoles avec les chefs de sectes, avec les musulmans ou les révolutionnaires de la médecine ; qu'il redoute également, en ce qui le concerne, l'obsession d'une prévention ou d'une idée fixe, car l'expérience nous apprend tous les jours que l'homme enchaîné par une idée qui le maîtrise est tout à fait incapable d'en saisir une autre sur le même sujet. Zimmermann raconte qu'un médecin qui était atteint d'obstructions au foie, ne trouvait que des obstructions chez tous ses malades... Helvetius va plus loin. Il prétend qu'un curé ne voit qu'un bénitier dans la lune, et qu'une femme amoureuse n'y reconnaît jamais que Cupidon! Ceci est un conte, mais ce conte est plus ou moins le fond de notre propre histoire.

CHAPITRE XII

RÉSUMÉ OU CARACTÉRISTIQUE DE LA MÉDECINE

« L'homme est sous l'influence d'une foule d'agents qui tendent sans cesse à le détruire ; il résiste à leur impression au moyen d'une force propre qui lui est inhérente, qui dissipe les maux survenus accidentellement, qui rappelle l'état de santé et rétablit l'exercice des fonctions. La découverte de cette force en a fait saisir les mouvements et les lois. Dès lors le livre de la nature s'est ouvert, et après l'avoir médité, Hippocrate a fixé la science et l'art de la médecine. »

(THOURET.)

Toute science a sa philosophie, sa philosophie est sa sagesse ; sa sagesse est tout entière dans l'esprit de ses méthodes, de ses dogmes, et particulièrement du fait principe qui préside à ses institutions.

Toute la philosophie de la médecine est en germe ou en virtualité dans le livre des Aphorismes d'Hippocrate, dans ce monument éternel qui a survécu aux révolutions de la science ancienne et moderne ;

dans ce chef-d'œuvre de création humaine, qui, comme l'a dit Suidas, surpasse toutes les forces de l'esprit humain.

Le principe fondamental de la médecine est le fait de la vie présidant à la formation, à la conservation et à la guérison de l'organisme ou du corps.

La vraie médecine est celle de la nature ; parce qu'elle seule repose sur la connaissance des lois éternelles qui gouvernent et régissent l'univers. Cette médecine est facile à distinguer et à définir.

Basée sur une vérité fondamentale, elle reconnaît et invoque dans tout ce qu'elle fait la loi suprême de la vie et de l'activité spontanée de la nature; elle ne voit que des actions vitales dans tous les phénomènes que présente l'économie; elle puise ses indications dans les besoins et les instincts naturels du malade; enfin, elle admet que tout ce qui possède la vie organisée se trouve placé dans une sphère supérieure; et conformément à ces vues, qui sont les seules philosophiques, elle se renferme dans les limites de cette sphère et n'agit jamais que sous la réserve expresse des droits de la nature, qu'elle prend toujours pour modèle et avec laquelle elle cherche toujours à s'identifier.

Mais, s'il est certain qu'il y a un travail curatif de la nature au fond de toute maladie, il n'est pas moins évident que l'art peut exciter, soutenir et favoriser

ce travail, et même qu'il arrive quelquefois que lui seul parvient à le rendre exécutable ; donc, l'art a sa raison d'être, sa nécessité, sa valeur.

Effectivement, en enlevant ou en détruisant immédiatement la cause morbifique, il fait avorter la maladie et rend tout à fait inutile le travail interne de la nature. En apaisant les efforts exagérés de la nature, il empêche les lésions organiques de se produire et il rend plus facile le mouvement salutaire des crises. Dans d'autres circonstances, l'art relève ou régularise les forces abattues ou discordantes de la nature, et il la met de la sorte dans les conditions favorables à la guérison, vers laquelle elle tend presque toujours ; enfin, dans mille occasions, l'art éloigne les obstacles qui s'opposent aux efforts combinés de la nature, et sous ce rapport il lui est encore favorable.

La vraie médecine met sur le même plan la recherche des causes morbifiques, et l'étude des modifications qu'elles exercent sur le corps et sur l'esprit, c'est-à-dire sur le physique et le moral; elle établit une différence radicale entre une indisposition et une affection, entre une affection et une lésion, entre une lésion et une maladie.

Pour elle, toute affection morbide consiste dans une modification ou une altération matérielle des solides ou des liquides, entraînant consécutivement

le trouble, le dérangement, ou la perversion d'une ou de plusieurs fonctions.

Pour elle, toute maladie est un effort de conservation, une réaction, c'est-à-dire une lutte, un combat par lequel la nature médicatrice cherche à expulser un agent morbifique, ou à réparer le mal qu'il a produit.

D'autre part, la vraie médecine ne regarde, ni comme des affections, ni comme des maladies, les modifications organiques ou fonctionnelles que l'âge apporte dans l'état de l'économie, et qui se lient soit au développement de l'organisme, soit à la retraite ou à la chute inévitable des organes; elle sait que tout être vit successivement en enfant, en adulte, en homme, en vieillard; et en raison de cette connaissance, quand elle se trouve en présence des diverses phases de ce mouvement alternatif d'ascension ou de chute, elle se contente ordinairement de rendre difficiles ou lents les effets nécessaires ou inévitables.

La vraie médecine est patiente et prudente, mais vigilante; elle n'agit jamais que sous les bénéfices de l'occasion et de l'opportunité; elle emploie peu de remèdes, mais elle met toujours à contribution les ressources innombrables de l'hygiène, ressources toujours salutaires et quelquefois héroïques, quand on sait les employer avec discernement et habileté.

Elle ne tourmente ni le corps, ni l'esprit, ni l'idée; lle calme, elle soulage, elle console, et quand elle st forcée d'en venir aux grands moyens, elle s'ef- orce encore d'imiter, autant que possible, les pro- édés de la nature, parce que si elle sait comment a nature tue, elle sait aussi comment elle guérit.

Telle est, en définitive, la médecine rationnelle, fficace, et disons le mot, innocente. On l'acquiert noins dans les livres et dans les cours qu'au lit même es malades, et là encore elle a ses disciples et ses onfidents!... Ce sont ceux qui se dévouent entière- nent à elle et qui sont pour ainsi dire nés pour elle. eureux cent fois les malades privilégiés qui ren- ontrent ou qui font appeler ces vrais médecins, ces nédecins de la nature, *sans leçons de l'école*, sans réjugés du métier; ce sont, passez-nous l'expres- on, des *oiseaux rares et précieux*, qu'il faut savoir attacher et conserver.

Dans tous les cas, si la médecine dont nous venons e donner une rapide esquisse, n'est pas celle qu'on ratique autour de nous, ou autour des nôtres; ce est ni la vraie, ni la bonne, et nous avons le droit e nous en préoccuper sérieusement. Mais, pour ela, n'accusons pas la *médecine absente!* Conten- ons-nous simplement d'*éveiller* le médecin qui, omme le divin Homère, sommeille quelquefois! *nterdum dormitat divinus Homerus.*

Le médecin rêvasse, quand, engourdi dans ses utopies systématiques, il perd de vue les préceptes de la médecine traditionnelle ou orthodoxe; le *médecin dort*, quand, exclusivement préoccupé de l'idée d'une cause physique ou matérielle, il abandonne les horizons limpides du cœur pour les méandres agités des organes.

Ce n'est pas ainsi que procédait Hippocrate! Voyez-le au lit du fils de Philippe de Macédoine, qu'une fièvre lente, mais cruelle, dévorait de jour en jour! Il s'arrête, il se recueille, il s'inquiète, il réfléchit; et à force d'observer son jeune malade, d'étudier ses attitudes, son regard, ses paroles et jusqu'à ses moindres gestes; il s'aperçoit que la présence de Phila, ancienne amie de son père, change l'expression de ses traits, modifie la couleur de son visage, donne un timbre particulier à l'accent de sa voix, imprime une expression plus douce à l'éclat de ses yeux! De ce moment, la vérité lui apparaît; il reconnaît, à tant de métamorphoses, l'amour du jeune prince pour Phila; il en fait part au roi, celui-ci donne son consentement, et peu de temps après, son fils qu'il adorait, rentre comme par miracle dans la plénitude de sa santé.

FIN.